

# HISTOMAG'44

Premier mensuel historique gratuit

**FORUM LE MONDE EN GUERRE**

La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés

N° 50  
Novembre 2007



# STALINGRAD

## LA DEFAITE INTERDITE



**Les enfants de la Liberté : interview de Marc Lévy**  
**L'héritage de la Bundeswehr**  
**La guerre d'un Spahi de Leclerc**  
**Toulouse sous l'occupation (1)**  
**Canadiens en Italie (2)**  
**Dakar 1940, opération Menace**





L'HISTOMAG'44 est réalisé par le FORUM LE MONDE EN GUERRE

Numéro 50  
Novembre 2007

<http://www.debarquement-normandie.com/phpBB2/>

# HISTOMAG'44

## Rédacteur en chef

Stéphane DELOGU

## Choix des articles et correction

Daniel Laurent

## Rédacteurs permanents

Eric GIGUERE

Prosper VANDENBROUCKE

Daniel LAURENT

Philippe MASSE

## Chef de développement

Alain LELARD

[alainlelard@hotmail.fr](mailto:alainlelard@hotmail.fr)

## Propositions d'articles

[daniel\\_h\\_laurent@hotmail.com](mailto:daniel_h_laurent@hotmail.com)

## PARTENAIRES INSTITUTIONNELS



Ligne de Front



Axe et alliés



Batterie de Merville

## PARTENAIRES WEB



Forum Livres de Guerre



Histoquiz



Dowpanzer

## LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier mensuel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre responsable développement.



# SOMMAIRE



PAGE 3 : EDITO DE STÉPHANE DELOGU

PAGE 4 : POÉSIE ET DEVOIR DE MÉMOIRE

PAGE 6 : INTERVIEW DE MARC LÉVY, PAR ERIC GIGUÈRE

PAGE 8 : STALINGRAD, LA DÉFAITE INTERDITE PAR RUBEN SARTORI

PAGE 30 : L'HÉRITAGE DE LA BUNDESWEHR PAR SÉBASTIEN THEUS

PAGE 33 : LA GUERRE D'UN SPARI DE LECLERC PAR MAHFOUD PRESTIFILIPPO

PAGE 38 : TOULOUSE ET LA RÉGION MIDI PYRÉNÉES SOUS L'OCCUPATION PAR LUCILE DÉLAS

PAGE 41 : CANADIENS EN ITALIE, SECONDE PARTIE PAR ERIC GIGUÈRE

PAGE 45 : DAKAR, OPÉRATION MENACE PAR THIERRY GIRAUD



en partenariat avec  
39-45 histoire vivante  
de Frédéric Dubois

## L'EDITO *de Stéphane Delogu*

Si Guy Moquet aspirait au repos éternel, c'est comme qui dirait raté : il doit être pris de toux convulsive depuis quelques semaines, très exactement depuis qu'il se trouve bien malgré lui sous les feux de la rampe. L'idée de faire travailler les scolaires sur la mémoire n'est pas idiot en soi, on doit le reconnaître. En revanche, le choix du support, du moment, de la forme est ce que l'on peut appeler une coquille, ce qui fit dire à un membre du forum paraphrasant Clémenceau que « le devoir de mémoire est une chose trop sérieuse pour la confier à des politiciens ». Remarque face à laquelle on applaudira sans ménager nos efforts. Il suffit de sortir du fond de sa bibliothèque un bouquin du nom de « La liberté à en mourir » pour y dénicher des lettres autrement plus parlantes que celle de Guy Moquet, qui au passage se trouve post mortem au milieu d'une polémique dont il nous est avis qu'elle l'aurait un brin irrité de son vivant. La fameuse lettre objet de tant de querelles ne peut être comprise que placée dans un contexte très précis, à un point tel que le devoir de mémoire devient un lointain parent du dernier message laissé par Guy Moquet, vu que sa lettre parlait plutôt d'espoir. On comprend encore moins la subtilité de l'opération dès lors que l'on sait que la bafouille boycottée sera lue pendant toute la scolarité d'un gamin. Il y prêtera une oreille furtive la première année, pour s'en tamponner royalement le coquillard dès la rentrée suivante. Drôle de méthode pour développer le devoir de mémoire. Décidemment, il faut mieux laisser l'initiative du souvenir à ceux qui savent le faire, parce que dans le cas contraire c'est comme si Paul Bocuse se tapait Roland Garros alors que pendant ce temps Federer se cognerait un rôti de sanglier aux aïelles et truffes... A chacun sa partie : on a pu apprécier l'à propos de nos donateurs de leçons civiques proposant la lecture de la lettre de Guy Moquet au Stade de France quelques plombs plus tôt, un genre de répétition si vous préférez. Il aurait fallu distribuer en prime un mode d'emploi pour qu'on puisse savourer pleinement la substantifique moelle de cette heureuse initiative. Au jour d'aujourd'hui, on n'a hélas rien pipé au bastringue ; le plus malheureux de tout ça, c'est personne n'a compris. Si c'est pas la preuve que les hommes politiques sont aussi doués pour le devoir de mémoire que nous pour la chasse à la Bartavelle, on se demande ce qu'il faut de plus en la matière.

Il nous semble bien que les profs, qu'ils officient dans le primaire ou le secondaire ont suffisamment d'imagination pour trouver eux-mêmes le moyen d'attirer l'attention de leurs potaches sans que le vecteur leur soit imposé, à plus forte raison lorsqu'il sonne le projet ficelé en deux coups de cuiller à pot. Et Guy Moquet dans tout ça ? un pauvre gosse de 15 ans, fusillé le 22 octobre 1941 à Chateaubriant département de la défunte Loire Inférieure, tantôt choisi comme symbole de la résistance par les communistes, tantôt par un gouvernement à peine mieux inspiré que le club des prolos. On ne connaît jamais aussi mal que ceux que l'on croit connaître parfaitement. Dans le cas de Guy Moquet, on constatera que son passé se limite à une enveloppe subliminale, une variante moderne de l'histoire officielle telle que la pratiquait avec talent la IVème République lorsqu'elle expliquait à ses colonies d'Afrique que leurs ancêtres étaient Gaulois. Qui va s'identifier à Guy Moquet ? Qui va entretenir son message de mémoire ? Quelles perspectives cette extraordinaire initiative va-t-elle offrir au souvenir ? Tout nous laisse supposer que le résultat sera équivalent à un coup de carabine à plomb sur un brontosaurus du jurassique. Le devoir de mémoire est un travail de longue haleine, une course contre la montre livrée tout les jours avec l'oubli comme principal adversaire. Inviter un témoin de la seconde guerre mondiale devant ses élèves, les conduire au camp du Struthoff et les laisser méditer, leur lire le menu d'un citadin sous l'occupation, leur expliquer les queues interminables devant des magasins vides pour glaner 25 grammes de beurre, la rafle du Vel d'Hiv qui grouillait de gosses à étoile jaune, voilà ce qu'est le devoir de mémoire. Voilà ce peu de politiciens savent faire, trop pressés qu'ils sont pour s'intéresser aux détails de l'histoire.

Gérard Doré avait 15 ans et 8 mois lorsqu'il est mort sous les balles allemandes, ce 23 juillet 1944 à quelques kilomètres de Caen. Il portait l'uniforme Canadien des Fusiliers Mont Royal et était natif de la région du Lac St Jean. Il était volontaire avec des centaines de milliers d'autres gosses, à peine plus âgés que lui. Il est le plus jeune soldat allié mort en Normandie, en ce terrible été 44. Bien sûr, la mort de Gérard Doré n'est pas exemplaire, puisqu'il n'était pas français, et chose encore plus blâmable par voie de conséquence, il est tombé pour la libération d'un pays étranger au sien. Gérard ne connaissait pas Guy, ils avaient juste en commun la même vision d'un monde plus humain débarrassé de la tyrannie qui le broyait . Et pour cela, ils se sont engagés au point d'en perdre la vie et au passage ont sacrifié leurs rêves de gosses pour permettre à d'autres, pas encore nés, de vivre les leurs. Voilà ce qu'est le devoir de mémoire : vivre ses rêves et ses passions aussi intensément que Guy Moquet et Gérard Doré auraient voulu vivre leurs propres rêves et leurs propres passions. En les remerciant sincèrement. Le devoir de Mémoire c'est mettre un pied à Auschwitz et frôler ce qui pouvait être l'insoutenable vérité pour finalement prendre l'engagement solennel de faire barrage à tous ceux qui voudraient voir cette histoire se reproduire, ceux qui affichent sans honte leur nostalgie du IIIème Reich et rendent hommage à des combattants honnis, ceux de la Charlemagne qui au nom d'un prétendu idéal acceptaient d'être nommés « SS » et souhaitaient la victoire d'un système criminel étatique. Voilà, Messieurs les ronds de cuir, ce qu'est véritablement le devoir de mémoire. On ne peut prétendre déterminer ce qu'il doit être lorsque l'on ne sait même pas ce qu'il est. Laissez Guy Moquet reposer du sommeil du juste et laissez les gamins de vos instits courir dans les champs, ramasser des coquelicots et les déposer au pied de tombes d'autres gamins. Mais, de grâce, laissez à ceux qui savent ce qu'est le devoir de mémoire le moyen par lequel ils choisiront de le transmettre au mieux. Au mois prochain.

## POESIE ET DEVOIR DE MEMOIRE

Résolument engagé dans le devoir de mémoire, Hubert Denys est également poète. Il propose aux lecteurs de l'Histomag de partager un texte de sa composition, et souhaite également nous faire découvrir deux autres poèmes bouleversants.



### POUR NOS COPAINS

Cela va faire maintenant plus de 60 ans  
Que nous refaisons, chaque année, le même chemin,  
Nous les anciens d'Omaha, les Vétérans  
Pour saluer et fleurir les tombes de nos copains

En ce jour glorieux et sacré du Mémorial Day  
Malgré les ans passés, nous n'avons rien oublié  
Ni leur nom, ni leurs cris, ni leurs larmes, ni leur fierté  
Et surtout, pourquoi, en ce 6 juin, ils sont tombés.

Chaque jour qui passe fait de nous des grand'pères  
Et, lorsque nous revenons dans ce beau coin de France  
Surgissent les questions qui nous minent et nous exaspèrent  
Et qui reviennent dès que nous foulons ces lieux de souffrances.

Nous en avons maintes et maintes fois discuté  
Atablés dans un bar, en sirotant des bières  
Dix, vingt, cent fois nous en avons reparlé  
Autant de fois nous avons refait cette stupide guerre.

Pourquoi nos copains sont-ils morts et pas nous ?  
Pourquoi sommes-nous vivants et eux sous la terre ?  
Pourtant, eux aussi avaient priés Dieu à genoux  
Et ensemble, nous Lui avions adressé la même prière.

Comme nous, ils avaient le même cran, la même détermination  
Comme nous, ils ne fuyaient pas devant le feu et la bataille  
Comme nous, ils faisaient fi de leur vie devant l'action  
Comme nous, ils ne combattaient pas pour la gloire et les médailles

Nous avons tout partagé, tout mis en commun  
Les combats, les larmes, le sang, la peur  
Tous unis comme les cinq doigts de la main  
Savourant ensemble les brefs instants de bonheur.

Bientôt, nous aussi nous irons les rejoindre, nos copains.  
Et alors, ils resteront seuls dans leur immense cimetière  
Ne les oubliez pas et faites qu'aujourd'hui comme demain  
Ils soient toujours présents dans vos cœurs et vos prières

Hubert DENYS





Si vous en êtes capable  
 Conservez pour eux  
 Une place au fond de vous  
 Lorsque vous retournerez sur ces lieux  
 D'où ils ne pourront plus jamais revenir  
 N'ayez pas honte de dire  
 Que vous les aimiez  
 Même si ce n'a pas été toujours vrai  
 Prenez ce qu'ils vous ont laissé,  
 Prenez ce que leur mort vous a appris

Et gardez-le au plus profond de vous  
 Jusqu'à ce que les hommes décident  
 Que la guerre est insensée  
 Alors, prenez un moment  
 Pour éteindre ces héros discrets  
 Laissés derrière vous  
**Major Michael Davis O'Donnell**

Ne venez pas pleurer sur ma tombe  
 Je ne suis pas là. Je ne dors pas  
 Je suis les mille vents qui soufflent  
 Je suis les diamants qui scintillent sur la neige  
 Je suis le rayon de soleil sur l'épi mûr ;  
 Je suis la gentille pluie d'automne  
 Quand vous vous éveillez dans le soleil matinal  
 Je suis l'envol vif-argent  
 D'oiseaux sereins qui tourbillonnent  
 Je suis la douce étoile qui scintille dans la nuit  
 Ne venez pas pleurer sur ma tombe  
 Je ne suis pas là, je ne suis pas mort.  
**Private Thomas MEDLIN, 90th US ID**

## LA PRESSE

DIMANCHE 2 DÉCEMBRE 2007 PARIS

### 4<sup>E</sup> SALON DU LIVRE D'HISTOIRE

RENCONTRE ET DÉDICACES  
 AVEC PLUS DE 40 ÉCRIVAINS

SALONS ÉTOILE-MARCEAU  
 79 B, AVENUE MARCEAU  
 75116 PARIS  
 DE 13 H 00 À 18 H 00

FACILE D'ACCÈS  
 À 2 MN. À PIED DE LA PLACE DE L'ÉTOILE  
 PARKING : À CÔTÉ, AU 75 AVENUE MARCEAU  
 RER À STATION CH. DE GAULLE-ÉTOILE. BUS 31, 52, 92



[www.parthenonfrance.com](http://www.parthenonfrance.com)



Le numéro 24 du Magazine **Batailles** (photo en haut à droite) consacrera pour son édition d'Octobre Novembre 2007 une large tribune à la Bataille de Normandie et plus particulièrement dans le secteur Américain. Yves Buffetaut proposera également un sommaire assez éclectique, dont un article au premier abord fort intéressant, sous la plume d'Eric Lefevre, l'un des spécialistes français de la Brigade Frankreich :

□ **Tactique : Après Omaha 7-11 juin 1944 La coupure du Cotentin** □ **Résistance : La libération du Cap Fréhel, août 44 Le maquis de Chartreuse (fin)** □ **Armée allemande : Reprendre Paris** □ **Kriegsmarine La guerre en Baltique 1944-1945** □ **Front de l'Est : La LVF dans la forêt de Mamajewska** □ **Circuit : De la Fièvre à Saint-Sauveur-le-Vicomte, Les musées 39-45 d'Helsinki et des environs.** 6.50 €

## UN LIVRE UN AUTEUR UNE INTERVIEW

### *Les enfants de la liberté de Marc Lévy*

Propos recueillis par Eric Giguère

«Jeannot, Tu leur diras de raconter notre histoire, dans leur monde libre. Que nous nous sommes battus pour eux. Tu leur apprendras que rien ne compte plus sur cette terre que cette putain de liberté capable de se soumettre au plus offrant. Tu leur diras aussi que cette grande salope aime l'amour des hommes, et que toujours elle échappera à ceux qui veulent l'emprisonner, qu'elle ira toujours donner la victoire à celui qui la respecte sans jamais espérer la garder dans son lit. Dis-leur Jeannot, dis-leur de raconter tout cela de ma part, avec leurs mots à eux, ceux de leur époque. Les miens ne sont faits que des accents de mon pays, du sang que j'ai dans la bouche et sur les mains.»

Marc Lévy est le fils de Raymond et Danièle Lévy. Son père s'est engagé dans la Résistance à 18 ans au sein de la 35<sup>e</sup> Brigade. Jeannot est le nom fictif que Raymond Lévy a adopté à ce moment. C'est de son histoire dont il est question dans le livre de son fils Marc, Les enfants de la liberté. Une œuvre sincère, un livre poignant sur les liens qui se tissent entre combattants de la liberté. Une démonstration que l'amour entre frères peut obliger chacun d'eux à se dépasser pour que l'autre survive. Un hommage à ceux qui sont à l'origine des groupes de résistance, à ceux qui sont tombés en refusant de voir leurs droits brimés par des lois injustes. Une ode à la liberté. Le livre de Raymond Lévy s'est vendu à plus de 400 000 exemplaires, il a été retenu dans la liste de choix du prix Goncourt.



Editions Robert Laffont, ISBN 978-2-221-10713-3

Parution : 05/04/2007

**M. Marc Lévy a gentiment accepté d'accorder une interview exclusive à Histomag'44. Daniel Laurent ainsi que votre humble serviteur se sont donc interrogés sur ces points précis**

Eric Giguère.- Votre père est-il né en France ?

Marc Lévy .- Oui, à Paris en 1923, maman aussi mais dix années plus tard.

E.G.- Il est (était) Juif ? Est-il décédé aujourd'hui ? Votre mère ?

M.L.- Il est Athée, très en vie et ma mère aussi.

E.G.- Vos grands-parents sont-ils décédés dans des camps ?

M.L.- Oui, mes grands-parents paternels sont morts gazés en déportation.

E.G.- L'athéisme de votre père est-il dû à ce qu'ont vécu ses propres parents ?

M.L.- Je n'en sais rien pour tout vous dire, je ne suis pas sur que

lui-même se souvienne s'il était croyant avant la guerre, mais si votre question était de savoir si son vécu l'a écarté de toute croyance, la réponse est oui.

E.G.- Votre père a-t-il hésité avant de vous parler de cette période de sa vie ?

M.L.- Il ne m'en a jamais parlé, c'est un de ses amis qui m'a un jour raconté son histoire.

E.G.- Comment a-t-il su qu'on avait laissé prendre sa Brigade par la Milice ?

M.L.- Cela fut découvert après la guerre, par des témoignages concordants.



E.G.- A-t-il été en captivité pendant longtemps ?

M.L.- La durée exacte, au jour près, de décembre 43 à août 1944, indiquée dans le livre.

E.G.- Pensez-vous que son amour pour la France a été affecté par cette période (Milice et collaboration) ?

M.L.- Non, en aucun cas.

E.G.- Pourquoi avez-vous attendu si longtemps pour écrire sur ce sujet ?

M.L.- Parce qu'il m'a fallu dix ans de recherches et d'enquêtes pour retrouver toute l'histoire de la 35<sup>ème</sup> Brigade et six ans et six romans pour commencer à me sentir tout juste capable de l'écrire.

*Ci-contre, Raymond Lévy*

D.L. & E.G.- Votre grand-père est-il arrivé en France après la Grande Guerre ? Comme j'ai cru le comprendre dans votre livre, il venait pour le travail ? Suite à l'hécatombe de 14-18 ?

M.L.- Non, mon grand-père avait quitté la Turquie au moment de la révolution turque et arriva en France avant la Grande guerre.

D.L.- Votre père a-t-il été victime de racisme de la part des Français avant l'invasion nazie ?

M.L.- Non

D.L.- Les Résistants étrangers étaient-ils bien accueillis dans les réseaux français ? Quelles étaient les relations de votre père avec les Résistants français ?

M.L.- Tout cela est expliqué dans le roman. La 35<sup>ème</sup> brigade accueillait aussi bien des Français que des étrangers, mon père, lui, était français de naissance. Les rivalités entre réseaux existaient certes, mais les réseaux étaient solidaires.

D.L.- Les mérites des Résistants étrangers ont-ils, selon vous, été reconnus en France après la guerre ? Sinon, y voyez-vous une explication ?

M.L.- Après la guerre non, comme l'explique le roman, mais plus tard oui et particulièrement en 1984, grâce à Charles Hernu, alors ministre de la Défense

D.L. & E.G.- Merci infiniment M. Lévy

M.L.- Je vous envoie toutes mes amitiés.

Pour rejoindre le site officiel de Marc Lévy : [http://www.marclevy.info/index\\_fr.aspx](http://www.marclevy.info/index_fr.aspx)



*Claude Lévy*

# STALINGRAD LA DEFAITE INTERDITE

de Ruben Sartori

**Membre du forum sous le pseudonyme de Mikoyan, Ruben Sartori nous livre ici une remarquable étude de la Bataille de Stalingrad à ses débuts, dont l'issue finale en février 1943 sera l'un des points clé de la chute du III<sup>ème</sup> Reich. En septembre 1942, pourtant, la décision est loin d'avoir basculé dans le camp Soviétique.**

Samedi 12 septembre : Pliant depuis le Don, en deux mois de très durs combats contre les meilleures troupes allemandes, la VI<sup>e</sup> Armée commandée par Paulus et la IV<sup>e</sup> Panzerarmee d'Hoth ; la 62<sup>e</sup> Armia est acculée sur sa dernière ligne de repli : la ville même de Stalingrad. La situation est alarmante, les troupes allemandes ayant percé la défense soviétique à Latochinka, le 23 août<sup>1</sup>, ont débouché sur la Volga au nord de la ville, entre Rynok et Erzovka<sup>2</sup> et ce 12 septembre, elles percent également sur la Volga au sud de la ville, à Kouporosnoié<sup>3</sup>. La 62<sup>e</sup> Armia est prise en étau dans la ville ravagée par les bombardements quotidiens de la Luftwaffe<sup>4</sup>. Sur les quais les civils se pressent dans l'espoir de s'échapper sur l'autre rive, mais les bacs et chalands sont incessamment attaqués et coulés sans pitié<sup>5</sup> par les bombardiers en piqué de la Luftflotte IV de von Richthofen<sup>6</sup>.

Quant à l'état de la 62<sup>e</sup> Armia, il est tout aussi alarmant. Elle ne compte plus que 33.000 hommes, harassés et fourbus, appartenant à des unités brisées qui ont perdu hommes et matériels dans les combats ; et ne dispose plus que d'une soixantaine de tanks<sup>7</sup>. Pour seul secours elle ne peut compter que sur la garnison de Stalingrad, comptant près de 8000 hommes de la 10<sup>e</sup> SD du NKVD<sup>8</sup> et d'autant d'opoltchenetsi<sup>9</sup>.

<sup>1</sup> Ce jour, ayant exploité une percée fulgurante à travers le front soviétique, la 16<sup>e</sup> Panzer-Division s'est retrouvé aux portes de Stalingrad, alors que le gros de la 62<sup>e</sup> Armée était encore au prise au-devant de la ville et que la ville elle-même était sauvagement bombardée. Le lendemain au petit matin, les panzers se sont portés vers l'usine Traktorny pour s'emparer de la ville. Là, les miliciens qui s'étaient postés en défensive durant la nuit et avec les quelques unités soviétiques qui se trouvaient dans le secteur, ont arrêté les panzers-grenadiers. La lutte inégale dura deux-trois jours, le temps d'acheminer des renforts puis une contre-attaque de quelques unités de l'Armée rouge, rejeta les panzers-grenadiers d'une poignée de kilomètres. Il s'agissait de 1.200 ouvriers de Traktorny, 600 de Barrikady et 300 de Krasny Oktiabr qui s'étaient armés avec les armes qu'ils fabriquaient dans leurs usines, notamment les blindés qui sortait directement des chaînes de Traktorny pour prendre position sur la ligne de feu quelques mètres plus loin. Les unités qui prirent part à ces combats étaient les 1077<sup>e</sup> et 1078<sup>e</sup> régiment de DCA (dont les batteries antiaérienne de 76 ou 85 mm maniées par des femmes, ouvrirent le feu sur les panzers jusqu'à ce que mort s'ensuive), du 738<sup>e</sup> régiment d'artillerie antichar, des 21<sup>e</sup> et 28<sup>e</sup> bataillons écoles des blindés, la 99<sup>e</sup> brigade blindée (qui était en reformation), des 272<sup>e</sup> et 282<sup>e</sup> régiment de fusiliers du NKVD, du 249<sup>e</sup> régiment de convoi du NKVD (c'est-à-dire les gardiens de la prison qui se trouvait non loin de là), du 32<sup>e</sup> bataillon de fusiliers-marins de la Flottille de la Volga, du 724<sup>e</sup> régiment de fusiliers (315<sup>e</sup> SD), des 115<sup>e</sup>, 124<sup>e</sup> et 149<sup>e</sup> brigades de fusiliers, de la 195<sup>e</sup> division de fusiliers (à l'effectif tout au plus d'un régiment) et de la 2<sup>e</sup> brigade motorisée.

<sup>2</sup> Localités distantes d'une poignée de kilomètres. La percée allemande était un couloir de 6/7 kilomètres de largeur. Erzovka était tenu par la 66<sup>e</sup> Armée de Malinovski qui défendait l'aile droite du front, tandis que Rynok l'était par la garnison de Stalingrad. Rynok était un bourg aux portes nord de la ville, non loin de l'usine Traktorny, Erzovka était un village au bord de la Volga, situé à une quinzaine de kilomètre de Stalingrad.

<sup>3</sup> Localité à 2 kilomètres aux portes sud de la ville. Si le secteur était tombé le jour en question, un dernier carré de fusiliers-parachutistes de la 35<sup>e</sup> Division de fusiliers de la Garde se maintenait encore dans le bourg. Ce côté-ci du front était défendu par la 64<sup>e</sup> Armée de Choumilov qui s'était arc-boutée autour de Beketovka.

<sup>4</sup> Le 23 août vers 18 heures, des centaines de bombardiers de la Luftflotte IV de von Richthofen ont déversé des milliers de bombes à fragmentations et incendiaires sur la ville pourtant dépourvue d'objectif militaire mais par contre grossie de réfugiés. L'historiographie soviétique indique le chiffre de 35.000 morts. Von Richthofen était apparemment un spécialiste des bombardements de terreur, il avait participé au bombardement de Guernica (1.600 morts) et de Varsovie (20.000 morts). La population de Stalingrad s'élevait à 600.000 personnes.

<sup>5</sup> Par exemple, le 25 août, le transport sanitaire « ST-54 » (ex-vapeur « Compositeur Borodine ») pourtant marqué d'une grande croix rouge, fut attaqué et coulé. Sur les 700 blessés qu'il transportait, seulement 300 purent être sauvés.

<sup>6</sup> Wolfram Freiherr von Richthofen avait pris le commandement de la Luftflotte IV en juillet 1942.

<sup>7</sup> Tanks, même anglicisme en Russe, autrement dit blindés ou chars.

<sup>8</sup> 10<sup>e</sup> Division de fusiliers du NKVD, du colonel Saraiév et du commissaire politique Kouznetsov. La division comprenait à l'origine cinq régiments de fusiliers les 269<sup>e</sup>, 270<sup>e</sup>, 271<sup>e</sup>, 272<sup>e</sup> et 273<sup>e</sup> mais ce dernier envoyé colmater une brèche sur le Don en août, a péri tout entier en effectuant sa mission et fut remplacé par le 282<sup>e</sup> régiment de fusiliers du NKVD qui était fort de 800 hommes seulement. On transféra également, en soutien, le 1104<sup>e</sup> régiment d'artillerie de la 64<sup>e</sup> Armée. En septembre les effectifs de la division s'élevaient à 7.900 hommes. Saraiév, était par ailleurs le commandant de la garnison de Stalingrad, la milice était placée sous ses ordres, soit 8.000 hommes environ. Les fusiliers du NKVD étaient à l'origine des unités de gendarmerie destinées à combattre les insurgés de tous poils de l'ordre





*Miliciennes à Stalingrad*

A tout casser la ville peut être défendue par 50.000 hommes. En face la VI<sup>e</sup> Armée aligne au bas mot 170.000 hommes et 500 panzers. Dans ces conditions Lopatine<sup>10</sup>, le commandant en chef de la 62<sup>e</sup> Armée, confie à Eremenko<sup>11</sup> que son armée n'est pas en état de défendre Stalingrad.

---

soviétique. Au moment de l'invasion allemande, ces unités vont se retrouver au contact avec l'ennemi ou être engagées contre l'ennemi faute d'autre moyen et se sont distinguées par leur courage et efficacité.

Impressionné, Staline ordonnera au NKVD de former de nouvelles unités pour qu'elles soient employées directement sur le front comme unité combattante régulière.

Au début de 1943, ces unités qui dépendaient du ministère de l'intérieur et non de l'Armée Rouge, ont été reversées à cette dernière par soucis de cohésion du commandement. Avec ces unités, l'Armée Rouge formera la 70<sup>e</sup> Armée, c'est le cas de la 10<sup>e</sup> Division de fusiliers qui a été ré-immatriculée en 181<sup>e</sup> Division de fusiliers. La 70<sup>e</sup> Armée sera engagée à Koursk.

<sup>9</sup> Miliciens en Russe. La milice fut formée fin 1941/début 1942 dans le but de contrer l'infiltration de petites unités de saboteurs, des parachutistes par exemple. Les miliciens-ouvriers devaient s'entraîner après leurs longues journées de travail. Ils étaient formés et encadrés par le NKVD. Beaucoup furent directement incorporés dans les unités régulières au fil du temps pour compenser les pertes. D'autres ont continué à travailler dans les usines tant que celles-ci furent encore utilisables, tout en combattant en cas de besoin et quand leurs usines étaient assaillies par l'ennemi, ils les défendaient. Ils travaillaient le jour et combattait la nuit et inversement. Les ouvriers se sont tués à la tâche au sens strict du terme. Leur aide fut indispensable, c'est eux qui réparaient l'armement et produisaient aussi des munitions. Ils servaient également de guide aux unités dans le dédale des rues en ruines, des égouts ou des complexes industriels. Environ 8000 miliciens prirent part aux combats dans la ville, dont des femmes.

<sup>10</sup> Général-lieutenant A.I. Lopatine. Commandant en chef du 6<sup>e</sup> corps d'armée en 1941, il se distingua en réussissant à percer l'encerclement de Kiev. Après quoi on le nomma commandant en chef de la 37<sup>e</sup> Armée qui libéra Rostov en nov. 1941. Puis il a été affecté à la 62<sup>e</sup> Armée dont il fut relevé de ses fonctions le 7 septembre pour être placé à la tête de la 34<sup>e</sup> Armée.

<sup>11</sup> Commandant du Front de Stalingrad.

Ce dernier, expressément dépêché sur place par Staline pour tenir la ville à tout prix, le relève de ses fonctions sur le champ et le remplace par le général Tchouïkov<sup>12</sup>. Pour les troupes les consignes sont claires, la prikaze N° 227<sup>13</sup>, intitulée « Plus un pas en arrière ! » sera appliquée à la lettre. La ville ne doit pas tomber, la Volga ne doit pas être franchie, a ordonné Staline. En accord avec la consigne, Tchouïkov déclare à Khrouchtchev<sup>14</sup> qu'il défendra Stalingrad où qu'il y mourra. En signe fort Tchouïkov dont le PC est installé au plus avant, sur le Mamaiév Kourgane<sup>15</sup>, exige que nul commandant ne doit être en deçà de lui. Les troupes allemandes n'étant tout au plus qu'à dix kilomètres de la Volga, Hitler ordonne à Paulus de prendre la ville immédiatement. Devant l'urgence de la situation, la 112<sup>e</sup> SD<sup>16</sup> qui était en reformation sur la rive gauche, est envoyée renforcer la position clé de la défense de Stalingrad, celui du Mamaiév Kourgane. 13 septembre : À 6 h 45 après une puissante préparation d'artillerie, Paulus lance le plus gros de ses forces<sup>17</sup> sur la 64<sup>e</sup> Armia, à la jointure de la 62<sup>e</sup> Armia. L'objectif est de nettoyer tout le secteur jusqu'à la Volga autour de Kouporosnoïé<sup>18</sup>, afin d'isoler totalement Stalingrad. En même temps, Paulus charge les 71<sup>e</sup>, 76<sup>e</sup> et 295<sup>e</sup> ID, appuyées par une cinquantaine de panzers, d'attaquer tout droit à travers le centre-ville pour atteindre la Volga au débarcadère central. Le but est de priver les défenseurs de la ville de leur principal moyen de ravitaillement et ainsi réduire les poches de résistances soviétiques bien plus facilement. En diversion, Paulus envoie sur Orlovka<sup>19</sup> un bataillon de panzergrenadiere mais celui-ci ce fait haché en pure perte par les strelki<sup>20</sup> de la 115<sup>e</sup> SBr<sup>21</sup> bien retranchés dans les ravins. Si au nord la diversion tourne au vinaigre, au sud, le couple panzer/aviation fait merveille et lamine les forces soviétiques laissés quasi sans défense dans la steppe rase. Les panzergrenadiere s'emparent de la station Sadovaïa<sup>22</sup>. La 64<sup>e</sup> Armia est rejetée jusqu'aux abords de la Volga. Dans l'axe du centre-ville après trois heures de bombardement sans relâche, les bombardiers de la Luftwaffe opérant par paquet de quarante brisent la faible défense soviétique, et ouvrent la voie à l'infanterie. Les landsers de la 295<sup>e</sup> ID se portant à l'assaut du Mamaiév Kourgane mettent en déroute les strelki mal armés et formés à la hâte de la 112<sup>e</sup> SD qui pour la plupart subissent pour la première fois leur baptême du feu et de quel feu ! Mais tandis que le détachement de barrage<sup>23</sup> avec beaucoup de sang-froid, stoppe la débâcle et ressaisi les hommes de la 112<sup>e</sup> SD en la réengageant au combat à ses côtés ; l'attaque allemande butte sur la défense coriace des tchekisty<sup>24</sup> des 269<sup>e</sup> et 270<sup>e</sup> SP du NKVD<sup>25</sup> qui défendent respectivement l'accès à la gare centrale et au Mamaiév Kourgane. Finalement le secteur tiendra bon avec l'appui de l'artillerie et des katiouchas<sup>26</sup>.

<sup>12</sup> Vassili Ivanovitch Tchouïkov, commanda la 4<sup>e</sup> Armée pendant l'invasion de la Pologne en 1939, puis la 9<sup>e</sup> Armée au cours de la guerre d'hiver contre la Finlande en 1940. Entre 1940 et 1942 il fut attaché militaire en Chine.

Ensuite il fut rappelé pour encadrer la toute jeune 64<sup>e</sup> Armée, puis s'étant distingué sur l'Aksai en mettant en échec les allemands plusieurs jours durant, on lui confia le commandement de la 62<sup>e</sup> Armée. Après la bataille de Stalingrad, Tchouïkov est resté à la tête de la 62<sup>e</sup> Armée, devenue la 8<sup>e</sup> Armée de la Garde qui finira la guerre à Berlin.

<sup>13</sup> Ordre en Russe. Les prikazes émanaient directement de Staline. Cet ordre N°227 fut édicté le 28 juillet 1942. Elle restaure les détachements de barrage à l'arrière des troupes combattantes et instaure les compagnies et bataillons disciplinaires pour les soldats, officiers et commissaires politiques ayant fautes.

<sup>14</sup> Commissaire politique du front de Stalingrad. Il deviendra après guerre le premier secrétaire de l'URSS.

<sup>15</sup> Colline Mamaiév, mont coté de 102m. Situé au centre de la ville, il domine à l'est : l'aérodrome et toute l'étendue des abords de Stalingrad, au sud : le centre ville, à l'ouest : les passages de la Volga, au nord : l'usine chimique «Lazur» et les usines «Krasny Oktiabr», «Barrikady» et «Traktorny». Son nom proviendrait d'un khan Tatar, un certain Mamaï, qui y aurait installé sa tente.

<sup>16</sup> 112<sup>e</sup> Division de fusiliers du colonel Ermolkine et du commissaire politique Lipkind. Cette unité avait été saignée à blanc au cours des combats sur le Don en juillet /août. Quand elle a pris position d'urgence dans la ville, la division ne comptait que deux régiments, les 385<sup>e</sup> et 416<sup>e</sup>, partiellement et hâtivement reconstitués avec des éléments disparates et l'appoint dissout des effectifs de son troisième régiment, le 524<sup>e</sup>.

<sup>17</sup> 94<sup>e</sup> ID, 29<sup>e</sup> ID (mot), 14<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> PzD.

<sup>18</sup> Localité au sud de Stalingrad à une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau.

<sup>19</sup> Localité à une poignée de kilomètres au nord-ouest de Traktorny.

<sup>20</sup> Fusiliers en Russe.

<sup>21</sup> 115<sup>e</sup> Brigade de fusiliers du colonel Andrioussenko. La brigade ne comptait pas plus de 5000 hommes.

<sup>22</sup> Petite station ferroviaire au faubourg sud de la ville se trouvant à 4 klm de la gare centrale.

<sup>23</sup> Ce détachement de barrage était sous le commandement du lieutenant du NKVD Khlyskov. Les détachements de barrage étaient des unités d'une dotation théorique de 200 hommes sélectionnés parmi les plus fiables de l'armée concernée et placés sous le commandement du NKVD. Ces détachements de barrages placés à l'arrière des troupes les moins sûres ou positionnés dans les secteurs stratégiquement les plus vitaux, avaient pour mission d'interdire les unités de se replier sans ordre, de dissuader les débâcles, d'arrêter les fuyards et le cas échéant de bloquer la percée d'éléments adverses dans son secteur, ce qui se produisit à plusieurs reprises à Stalingrad.

<sup>24</sup> Surnom en Russe qui désigne les fonctionnaires du ministère de l'intérieur, hérité de son appellation initiale de Tcheka qui fut par la suite remplacé par le sigle NKVD.

<sup>25</sup> 269<sup>e</sup> Régiment de fusiliers du NKVD du colonel Kapranov et 270<sup>e</sup> Régiment de fusiliers du commandant Jouravlev. Ces unités étaient formées de Stalingradois.

Par contre, le 23<sup>e</sup> TK<sup>27</sup> menacés sur son flanc gauche par la progression allemande, n'a pas d'autres choix que d'abandonner à l'ennemi Aviagorodok<sup>28</sup>, l'hôpital<sup>29</sup> et l'atelier mécanique MTS<sup>30</sup> et de se replier à la lisière boisée des cités ouvrières de Krasny Oktiabr<sup>31</sup> et Barrikady<sup>32</sup>. En réaction à l'enfoncement de son centre, Tchouïkov ordonne le soir même de contre-attaquer le lendemain au petit matin, pour tenter de reprendre du terrain perdu mais surtout pour casser l'élan adverse juste avant qu'il ne s'élançe de nouveau<sup>33</sup>. Pour renforcer un tant soit peu les unités, on gratte 1000 hommes dans les différents services de la 62<sup>e</sup> Armia et sont distribués aux unités de combats. Tchouïkov décide également de transférer son PC dans l'abri/galerie<sup>34</sup> creusé sur la rive abrupte de la Tsaritsa<sup>35</sup>, car depuis le Mamaiév Kourgane la direction des troupes est impossible, ses communications sont continuellement coupées par les bombardements.



*Chasseurs de chars*

<sup>26</sup> Lance-roquettes monté sur véhicule (des camions ZIS pour la plupart). Il en existait deux types, le BM-8 et BM-13 qui furent employés à Stalingrad.

<sup>27</sup> 23<sup>e</sup> Corps blindé du général Popov et du commissaire politique Podporinov. L'unité a été formée en avril 1942 et reçut son baptême du feu sur la rivière Oskol début juillet. Au devant du Don, le corps essuya de si lourde perte que le 6 août il ne lui restait plus que 20 blindé, 30 canons et 200 soldats ! A la suite de quoi, le corps a été envoyé se recompléter à Beketovka et sera réengagé le 24 août pour contrer la percée des panzers sur Erzovka. Puis ce qui restait du corps a été affecté à la 62<sup>e</sup> Armée pour la défense de Stalingrad et combattra dans la ville jusqu'à son annihilation totale. Toutefois, le 20 octobre, l'état-major fut renvoyé de l'autre côté de la Volga pour reformer l'unité de but en blanc. En 1945 l'unité s'illustrera lors de la prise de Budapest et de Vienne.

<sup>28</sup> Bourg de l'aérodrome, à 3 km à l'ouest du Mamaiév Kourgane. La prise du bourg inclue la piste elle-même qui se trouve immédiatement à proximité.

<sup>29</sup> Grosse bâtisse quadrangulaire de plusieurs étages avec une cour intérieure, à l'écart de la ville, non loin d'Aviagorodok, à 1 km au sud.

<sup>30</sup> Usine de moteur à proximité d'Alexandrovka, à une poignée de kilomètres à l'ouest de Krasny Oktiabr et Barrikady.

<sup>31</sup> Octobre Rouge en Russe. Il s'agit de la gigantesque usine métallurgique, fondée en 1897, qui se situait en bordure de la Volga à 3 kilomètres environ au nord-est du Mamaiév Kourgane. A sa périphérie ouest se trouvaient les logements ouvriers de l'usine, structurés en cités. A 1 kilomètre au sud se trouvait le complexe chimique de l'usine « Lazur ». Cette usine

<sup>32</sup> Barricades en Russe. Il s'agit d'un vaste complexe industriel qui produisait depuis le commencement de la guerre armement et munitions. Cette usine se trouvait au bord de la Volga, approximativement à mi-chemin entre l'usine Traktorny et Krasny Oktiabr. Les logements de ses ouvriers, structurés en cités, se trouvaient à sa périphérie ouest.

<sup>33</sup> Cette tactique d'attaquer l'adversaire avant qu'il s'élançe à l'assaut, en dépit même de son infériorité numérique, fût expérimentée avec succès sur l'Aksaï par Tchouïkov et sera réemployée tout le long de la bataille. Les généraux allemands effarés par cette tactique rompant avec toutes les règles militaires, la jugeront comme suicidaire, mais ce fut en réalité l'une des clefs du succès défensif des troupes soviétiques à Stalingrad.

<sup>34</sup> C'était le QG du front, quand celui-ci était encore loin de la ville. Cet abri bétonné était un long couloir en forme de fer à cheval et subdivisé en petites pièces par des cloisons de bois. Il disposait de deux sorties, une donnait directement sur le fond du ravin de la Tsaritsa via un escalier extérieur, l'autre donnait dans une maison au N°3 de la rue Pouchkine, non loin du théâtre. Si cet abri était très sûr, il avait un défaut particulièrement gênant, sa ventilation était totalement insuffisante. Tout l'état-major a dû parcourir de nuit dans le chaos des rues de la ville, les 8/9 km qui le séparaient de son nouveau PC.

<sup>35</sup> Cours d'eau coupant la ville à son centre sud par un profond ravin, il débouche sur la Volga non loin du débarcadère central.

Ce même jour, à Moscou, Vassilevski et Joukov présente à Staline le plan d'une contre-offensive visant à encercler la VI<sup>e</sup> Armée. 14 septembre : À 3h30, conformément à l'ordre reçu, les troupes à demi-étrillées des soviétiques contre-attaquent courageusement, surprenant totalement les allemands qui ne s'attendent pas du tout à une telle audace. Exploitant la surprise les frontoviki enregistrent quelques succès, mais dès le lever du jour, la Luftwaffe reprenant son matraquage impitoyable, met un point d'arrêt aux tentatives soviétiques. Après plusieurs jours de traque ses bombardiers parviennent finalement à détruire le train blindé N°73 du NKVD<sup>36</sup> qui s'est posté au pied du Mamaiév Kourgane pour sa défense. La contre-attaque a toutefois suffisamment déstabilisée les allemands pour qu'ils perdent la matinée à se remettre en ordre de bataille, mais ils en profitent pour soumettre les lignes de défenses soviétiques à de violents bombardements. A midi, panzers et infanteries reprennent leur marche en avant avec pour objectif de s'emparer de la gare centrale et à partir de là de prendre à revers le Mamaiév Kourgane, tout en tentant de percer jusqu'à la Volga, au débarcadère central. Le but est évidemment de tronçonner la 62<sup>e</sup> Armia en deux et de la priver de son principal moyen de ravitaillement. En fait se sont les sept meilleures divisions de Paulus qui s'ébranlent sur tout le front de la ville et foncent. Partout les soviétiques sont submergés, les strelki de la 399<sup>e</sup> SD<sup>37</sup> se débloquent mais sont renvoyés au combat, sous le feu de la compagnie de barrage<sup>38</sup>, mais le reste ne se débande pas et taille des croupières aux allemands qui se ruent tête baissée en avant, trop confiant pensant l'affaire entendue<sup>39</sup>. Cependant, la déferlante adverse ne se tarie pas et chaque heure qui passe devient de plus en plus critique pour les soviétiques. En direction de la gare centrale, toujours tenue par le 270<sup>e</sup> SP du NKVD, les allemands jettent contre lui seul, huit bataillons d'infanteries appuyés par une cinquantaine de panzers. A 14 heures, un bataillon de la 295<sup>e</sup> ID et 3 panzers s'infiltrèrent par une brèche, et tournant la défense du 269<sup>e</sup> SP du NKVD, surprend à revers la défense du Mamaiév Kourgane. Ils s'en emparent sans coup férir.



*Eremenko (à droite) et Nikita Kroutchev (à gauche)*

L'instant est tragique pour les soviétiques, car le Mamaiév Kourgane peut signifier aux frontoviki<sup>40</sup> la perte de la bataille. Immédiatement, le 416<sup>e</sup> SP<sup>41</sup> et une section du 269<sup>e</sup> SP du NKVD<sup>42</sup>, appuyés par les deux

<sup>36</sup> Ce train blindé est arrivé à Stalingrad fin août/début septembre, le 2 septembre il détruisit à vue une colonne de panzers qui avaient percé les lignes.

<sup>37</sup> 399<sup>e</sup> Division de fusiliers du colonel Travnikov. La division avait été affectée sur le front de Stalingrad le 28 juillet et avait durement combattu sur le Don. La division était à demi-décimée. Peu après le 15 septembre ce qui restait de la division fut fondu en un seul régiment et placée comme unité de réserve.

<sup>38</sup> La compagnie de barrage du sous-lieutenant du NKVD Elmane, son rapport indique qu'il dû ouvrir le feu au-dessus de la tête de ceux qui reculaient pour restaurer l'ordre tant le désarroi et la panique était grande. Il s'agissait des hommes des 396<sup>e</sup> et 472<sup>e</sup> régiments de la 399<sup>e</sup> Division de fusiliers.

<sup>39</sup> Pour l'anecdote, des mitrailleurs ont été témoins d'une scène surréaliste, ils ont vu sauter des camions des soldats allemands totalement ivres qui s'engageaient dans les rues en vociférant et en jouant même de l'harmonica !

<sup>40</sup> Expression Russe désignant les combattants du front.

deniers tanki en état de la 6<sup>e</sup> Gv TBr<sup>43</sup>, montent à l'assaut pour reprendre la colline. Progressant par le ravin Vichnevouïou<sup>44</sup>, le groupe d'assaut parvient bien à deux reprises à prendre pied sur la hauteur, au prix de durs combats, mais ne peut se maintenir face aux contre-attaques bien étoffées des allemands. Les combats, pénibles et entêtés, se poursuivent sur les pentes et ses abords.

Dans le secteur de la Tsaritsa, la situation est tout aussi critique. Les effectifs de la 42<sup>e</sup> SBr<sup>45</sup> sont trop faibles elles-aussi pour tenir une ligne continue, des éléments allemands s'infiltrèrent entre ses points de résistances. Une section de mitrailleurs parvient même à prendre pied dans l'immeuble Spetsialisty<sup>46</sup> à portée de tir du débarcadère central qu'elle soumet au feu nourri de ses mitrailleuses. D'autres s'insinuant par les ravins et la rue Pouchkinskaïa<sup>47</sup> arrivent à 800m du PC de Tchouïkov et pour couronner le tout, le sort de la gare centrale est incertain. En milieu d'après midi, elle a déjà changée de mains trois fois mais demeure entre les mains allemandes. En fin d'après midi une contre-attaque énergique des tchekisty du 270<sup>e</sup> SP du NKVD l'arrachent de nouveau à l'ennemi mais pour combien de temps encore ?

La situation est périlleuse, juste en face sur la rive gauche à l'embarcadère de Krasnaïa Sloboda<sup>48</sup>, la 13<sup>e</sup> Gv SD<sup>49</sup> attend la tombée de la nuit pour traverser la Volga et il est impératif que le débarcadère central ne soit pas pris. Pour parer à ce danger, Tchouïkov n'a pas d'autres ressources que de renforcer le secteur de la gare avec les opoltchenetsi et l'un des détachements de barrages, avec mission absolu de tenir jusqu'à minuit, heure du transbordement de la 13<sup>e</sup> Gv SD. Il envoie également au combat la garde de son PC et des officiers d'état-major avec sa toute dernière réserve, constituée de quelques T-34 de la 133<sup>e</sup> TTBr<sup>50</sup>. Dix tanki sont engagés sur la Tsaritsa et la rue Pouchkinskaïa pour contenir les allemands, six autres sont envoyés épauler les porganitchniki<sup>51</sup> du 79<sup>e</sup> PP<sup>52</sup> pour barrer les rues donnant accès directement au débarcadère. Les trois derniers sont dirigés sur l'immeuble Spetsialisty afin qu'ils puissent couvrir de leur feu, le débarquement du détachement avancé du gardeïski starchi-leïtenant Tcherviakov<sup>53</sup> de la 13<sup>e</sup> Gv SD chargé de sécuriser le transbordement de sa division. Ces derniers arrivés sur la berge n'ont pas d'autre solution que de gravir la pente sablonneuse, droit devant eux, sous le feu des mitrailleuses adverses postées à une centaine de mètres et parviennent rapidement à sécuriser un tant soit peu le secteur<sup>54</sup>.

Au même moment Tchouïkov apprend par Khopko, commandant les débris de la 6<sup>e</sup> TBr en position sur le croisement du chemin de fer, près de la gare, que celle-ci est de nouveau perdue et qu'il ne lui reste plus qu'un seul tank endommagé avec une centaine d'hommes. Il lui ordonne, sur sa tête, de tenir sa position

<sup>41</sup> 41<sup>e</sup> régiment de fusiliers du capitaine Asseiév de la 112<sup>e</sup> Division de fusiliers. En fait cette unité ne représentait guère plus que la valeur d'un bataillon.

<sup>42</sup> Sous le commandement du sous-lieutenant du NKVD Lioubeznov.

<sup>43</sup> 6<sup>e</sup> Brigade blindée de la Garde du colonel de la Garde Kritchmane.

<sup>44</sup> Probablement ce ravin qui reliait pratiquement le sommet de la colline à la ville, sur son côté sud.

<sup>45</sup> 42<sup>e</sup> Brigade de fusiliers du colonel Batrakov et du commissaire politique Ctchchapine (tous deux seront tués dans les jours suivants). C'était une unité sibérienne qui avait été complétée avec des fusiliers marins de la Flotte de l'Arctique et de la Flottille de Belomorsk. Au moment indiqué ses effectifs comptait 250 baïonettes !

<sup>46</sup> Spécialistes ou techniciens en Russe. Grosse bâtisse de plusieurs étages dominant la Volga à 150/180m du débarcadère central.

<sup>47</sup> Rue Pouchkine.

<sup>48</sup> Bourg sur la rive gauche de la Volga, c'était là que se trouvait l'embarcadère. Entre les deux appontements la Volga était large d'environ 1.300 m.

<sup>49</sup> 13<sup>e</sup> Division de fusiliers de la Garde du général-commandant Rodimtsev et du commissaire politique Vavilov. Elle comprend les 34<sup>e</sup>, 39<sup>e</sup> et 42<sup>e</sup> régiments de la Garde. La division avait été reformée à la hâte après les lourdes pertes subies au cours de la bataille de Kharkov, en juin 42 ; et elle n'avait même pas eu le temps de percevoir tout son armement quand elle fût expédiée d'urgence à Stalingrad. Sur les 10.000 hommes que comptait la division, 1000 n'étaient pas armés, mais ils le furent le soir même du transbordement, en recueillant l'armement des unités en service sur le bord gauche. La division manquait en outre de canons antichar. Pour l'anecdote, cette unité c'est trouvé confrontée pour la troisième fois à la 71<sup>e</sup> ID. Les deux premières fois, c'était à Kiev en 41 et à Kharkov en 42.

<sup>50</sup> 133<sup>e</sup> Brigade de blindés lourds du lieutenant-colonel Boubnov. Cette brigade à brillamment combattue sur le Don, fin août. Cette brigade comptait, en outre des T-34 mentionnés, une vingtaine de KV. Ces derniers ont été les bêtes noires des allemands, leur puissant canon de 76,2mm allié à leur épais blindage, qui pouvait résister à n'importe quels canons antichars allemands, les rendaient particulièrement redoutables.

<sup>51</sup> Garde-frontières en Russe. Les gardes-frontières étaient chargés, comme leur nom l'indique, de la surveillance des frontières de l'URSS, ils dépendaient du NKVD. Les unités de gardes-frontières qui furent chassées de leurs frontières par l'invasion allemande, furent principalement réemployées comme unité de police ou de gendarmerie, quelques-unes furent recyclées en unité de l'Armée Rouge.

<sup>52</sup> 79<sup>e</sup> Régiment de garde-frontières (NKVD) du commandant Droujinine et du commissaire politique Oustenko. Il s'agit de 25 de ses hommes qui assuraient la police du débarcadère central, renforcés par une soixantaine de miliciens. Alors qu'ils ployaient sous le nombre, l'instructeur politique Doukine eût l'idée de recruter parmi les blessés qui attendaient leur rapatriement sur la rive gauche, ceux qui pouvaient encore tenir une arme. Les survivants furent relevés quand la 13<sup>e</sup> Division de fusiliers de la Garde a débarqué. Ils ont été accrédités d'une soixantaine d'ennemis mis hors de combat ainsi qu'une mitrailleuse lourde et d'une chenillette.

<sup>53</sup> Lieutenant-chef de la Garde Tcherviakov commandant le 1<sup>er</sup> bataillon du 42<sup>e</sup> Régiment de fusiliers de la Garde (13<sup>e</sup> Division de fusiliers de la Garde).

<sup>54</sup> Il s'agissait en particulier de signaler avec l'aide de fusées colorées la position exacte des positions ennemies, afin que l'artillerie puisse savoir où tirer pour couvrir le transbordement de la division.

coûte que coûte et d'empêcher les allemands de descendre sur le débarcadère... Les allemands ne parviendront pas à franchir cet ultime obstacle.

Si dans le centre-ville la situation est critique pour les soviétiques, elle est encore bien pire dans la steppe des faubourgs sud de la ville. Les panzers parviennent à leur fin, ils atteignent la Volga sur un front de quelques kilomètres, tronçonnant en deux fractions la 64<sup>e</sup> Armia. Les restes de la 35<sup>e</sup> Gv SD<sup>55</sup> isolés dans les bourgs Elchanka, Kouporosnoié et Minine, continuent le combat avec opiniâtreté, épaulés par les derniers tanki de la 26<sup>e</sup> TBr. Coupée de son unité mère -la 64<sup>e</sup> Armia-, la division est transférée à la 62<sup>e</sup> Armia. Le reste de la 64<sup>e</sup> Armia, est replié en fer à cheval autour de Beketovka<sup>56</sup> et combat durement pour Lysaïa Gora<sup>57</sup>.

15 septembre : à 2h le 42<sup>e</sup> Gv SP<sup>58</sup> suivi du 34<sup>e</sup> Gv SP<sup>59</sup> traversent enfin la Volga sous les tirs ennemis qui se guident aux lueurs des incendies et des fusées éclairantes<sup>60</sup>. A peine sautés des bateaux, les gvardeïskistrelki<sup>61</sup> d'Eline sont immédiatement envoyés renforcer les tchekisty du 269<sup>e</sup> SP du NKVD qui luttent âprement pour la gare, avec pour mission de la reprendre et de la tenir. Ce qu'ils parviennent à faire en surprenant les allemands par leur soudaine et impétueuse attaque de nuit<sup>62</sup>. Ils nettoient également les grands magasins de la « Place du 9 Janvier »<sup>63</sup> ainsi que la fabrique de boulons, située à proximité de la gare.



*Cocktail Molotov*

<sup>55</sup> 35<sup>e</sup> Division de fusiliers de la Garde du colonel de la Garde Doubianski. L'unité comprenait les 100<sup>e</sup>, 101<sup>e</sup> et 102<sup>e</sup> régiments de la Garde. Cette division était en fait l'ex 8<sup>e</sup> Corps aéroporté transformé en urgence en unité d'infanterie de la Garde, le 6 août. Ces hommes portaient encore l'uniforme des parachutistes quand ils arrivèrent le 22 août à Stalingrad. À la mi-septembre, la division ne comptait plus que 664 baïonnettes !

<sup>56</sup> Localité au sud de Stalingrad.

<sup>57</sup> Mont Chauve en Russe, point coté 144,5. Cette hauteur stratégique, fut prise le 14 septembre, une contre-attaque soviétique l'arracha à l'ennemi le jour même, mais la hauteur fut de nouveau perdue deux jours plus tard. Les combats pour cette hauteur continueront 147 jours durant, jusqu'à sa reprise.

<sup>58</sup> 42<sup>e</sup> Régiment de fusiliers de la Garde du colonel de la Garde Eline et du commissaire politique Kokouchkine.

<sup>59</sup> 34<sup>e</sup> Régiment de fusiliers de la Garde du lieutenant-colonel de la Garde Panikhine et du commissaire politique Danilov.

<sup>60</sup> Au cours de la traversée un seul bac transportant une quarantaine de soldats a été détruit par un coup au but de l'artillerie. Deux autres embarcations dans la précipitation se sont gravement éperonnées. Si dans les autres embarcations, il y eut aussi d'autres pertes dues aux rafales de mitrailleuses lourdes frappant à l'aveugle les embarcations ou aux éclats d'obus, les pertes furent au total minimales.

<sup>61</sup> Fusiliers de la Garde en Russe. Le titre de la Garde était décerné aux unités qui s'étaient particulièrement distinguées au combat. En vertu de devoir combattre au plus dur, les hommes avaient droit à une meilleure ration alimentaire et percevaient une double solde.

<sup>62</sup> Pris par son 1<sup>er</sup> bataillon du lieutenant-chef de la Garde Tcherviakov qui établit son PC dans le magasin Ounivermag. Tcherviakov sera peu après grièvement blessé et remplacé par le lieutenant-chef de la Garde Fedoseïév.

<sup>63</sup> La place était en fait un grand jardin rectangulaire entouré d'immeubles et de grands magasins, dont les célèbres « Ounivermag » et « Dom Pavlov ». Les allemands la surnommaient improprement « Place Rouge ». Cette place était la plaque tournante de tout le centre de la ville, elle était située à mi-chemin environ de la gare et de la Volga.

Quant aux gvardeïski-strelki de Panikhine, ils s'emparent au corps à corps de la Minoterie N°4 et du commissariat du NKVD et prennent position jusqu'aux abords du ravin Kroutoi<sup>64</sup>.

Au lever du jour, alors que les gvardeïski-strelki de Rodimtsev<sup>65</sup> ont eu à peine le temps de prendre position, les 71<sup>e</sup>, 76<sup>e</sup> et 295<sup>e</sup> ID reprennent leurs attaques dans le centre de la ville en vue de déboucher sur le débarcadère central et de nettoyer le Mamaiév Kourgane des soviétiques qui s'y accrochent encore<sup>66</sup>. Parallèlement, des gvardeïski-strelki du 34<sup>e</sup> Gv SP appuyés par trois tanki, passent à l'assaut de l'immeuble Spetsialisty en vue d'en chasser ses occupants incommodes, mais l'attaque échoue car de leur côté les allemands ont été renforcés pendant la nuit par une vingtaine de panzers et une compagnie de mortier. Les gvardeïski-strelki parviennent toutefois à contenir les allemands qui essaient de se propager dans ce secteur, cependant à la nuit tombée, les allemands profitant de l'obscurité parviendront à s'infiltrer à travers les lignes. A la gare, furieux, les allemands l'écrasent sous les bombes et ne cessent d'attaquer pour la reprendre. Durant la journée la gare passe quatre fois de mains en mains, mais à la nuit tombée l'ennemi est de nouveau refoulé de l'autre côté de la voie ferrée, mais conserve malgré tout le dépôt ferroviaire. Les allemands prennent également la grosse bâtisse de la banque d'état et la transforme en véritable forteresse. Quant au Mamaiév Kourgane, son sommet est toujours entre les mains de la 295<sup>e</sup> ID qui hisse le drapeau nazi sur la hauteur en signe de victoire. Aux abords de la Tsaritsa, les strelki de la 42<sup>e</sup> SBr tentent courageusement de s'opposer aux panzers de la 24 PzD, mais durement mis à mal, sont refoulés sur Lessopossadotchnaïa.

Les tchekisty d'une section du 271<sup>e</sup> SP du NKVD<sup>67</sup> en faction sur le pont ferroviaire enjambant la Tsaritsa, engage de durs combats contre les allemands qui veulent le prendre et le traverser. Dans le secteur sud, les gvardeïski-desantniki<sup>68</sup> de la 35<sup>e</sup> Gv SD dont les rangs sont dramatiquement éclaircis, se trouvent aculés en défensive circulaire, dans les faubourgs Minine et Elchanka<sup>69</sup>. Pour les réduire, les landsers de la 94<sup>e</sup> ID, profitant d'un vent favorable, mettent le feu à ces localités. Soutenant de durs combats dans les incendies et la fumée, les gvardeïski-desantniki parviennent malgré tout à se maintenir tant bien que mal, et même à rompre partiellement l'encerclement sur leurs arrières, mais attaqué par deux ID soutenues par 200 panzers le secteur défensif de la division est débordé de toutes parts. L'ennemi prend pied avec 40 panzers dans le secteur de l'Élevator<sup>70</sup> -dans lequel s'est réfugié un dernier carré de gvardeïski-desantniki de Doubianski- et s'emparent de la gare de marchandise. Par là, des landsers remontent la voie ferrée dans le but de déboucher sur la gare centrale, seulement les zenitchiki<sup>71</sup> de la 4<sup>e</sup> batterie antiaérienne<sup>72</sup> du 748<sup>e</sup> ZAP<sup>73</sup> placée opportunément sur place leur barre courageusement le passage<sup>74</sup>.

À Kouporosnoïé, après trois jours de combats inégaux les derniers gvardeïski-desantniki acculés dans les quais succombent sous les chenilles des panzers de la 14<sup>e</sup> PzD. Plus au sud encore, la 64<sup>e</sup> Armia fait tout son possible pour endiguer les panzers de la IV<sup>e</sup> PzA, jetée contre-elle. Lysaïa-Gora est également l'enjeu de combat particulièrement sanglant.

Pendant la nuit, malgré que l'artillerie adverse ait mis hors d'usage trois bacs à vapeur sur quatre, les mariniers et bateliers de la Volga transbordent le 39<sup>e</sup> Gv SP<sup>75</sup> de la division de Rodimtsev.

<sup>64</sup> Cours d'eau sec qui traverse le centre-ville sur son côté nord, il est environ à mi-chemin du Mamaiév Kourgane et de la gare centrale.

<sup>65</sup> Commandant de la 13<sup>e</sup> Gv SD, il avait 37ans quand il a débarqué à Stalingrad, c'était l'un des plus jeunes généraux de l'Armée Rouge. Il portait sur sa poitrine l'étoile d'or des héros de l'URSS, acquise en Espagne, et l'insigne des parachutistes, car il commandait auparavant la 5<sup>e</sup> Brigade aéroportée.

<sup>66</sup> Il s'agit des débris de la 399<sup>e</sup> Division de fusiliers et du 272<sup>e</sup> Régiment du NKVD, en tout pas plus de 200 hommes.

<sup>67</sup> 271<sup>e</sup> SP du NKVD du commandant Timofeïévitch. La section en question empêchera trois jours durant les allemands de franchir le pont et de pénétrer par-là dans le centre-ville.

<sup>68</sup> Parachutistes de la Garde en Russe. Ce n'était pas l'appellation officielle, puisque l'unité de parachutistes avait été transformée en fusiliers de la Garde, mais c'est ainsi qu'on les surnommait car dans les faits c'était des parachutistes et d'ailleurs ils en portaient encore l'uniforme.

<sup>69</sup> Localités à une poignée de kilomètres au sud de la Tsaritsa, les habitations étaient essentiellement en bois.

<sup>70</sup> Silo à Grain en Russe. C'était un bâtiment imposant de plusieurs mètres de haut, qui dominait de haut tous les alentours. Il se situait à mi-chemin entre la gare de marchandise et la Volga, à l'extrémité sud de la ville, de l'autre côté du cours d'eau de la Tsaritsa.

<sup>71</sup> Artilleurs antiaériens en Russe.

<sup>72</sup> Cette batterie fut reformée la veille avec les débris des 7<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> batteries et fut placée sous le commandement du lieutenant Kojevnikov.

<sup>73</sup> 748<sup>e</sup> Régiment d'artillerie antiaérienne du lieutenant-colonel Routkovski, puis du commandant Riazantsev. Cette unité début septembre couvrait la zone du sud de Stalingrad et au fur et à mesure de la progression allemande dans ce secteur de la ville, elle engagea le combat contre les troupes au sol tout en s'opposant aux raids aériens. Le 29 septembre les survivants étaient renvoyés sur la rive gauche pour reformer l'unité.

<sup>74</sup> Dans un premier temps les servants de la batterie perdirent la position et son canon, mais le commandant du régiment Routkovski contre-attaqua immédiatement avec ce qui lui restait sous la main pour les reprendre. Il fut tué sous l'action mais la position fut arracher à l'ennemi qui reflua sur la gare de marchandise. Le lendemain les landsers reprirent leur attaque avec l'aide de panzers mais ils furent repoussés laissant sur le carreau 2 panzers.

<sup>75</sup> 39<sup>e</sup> Régiment de la Garde du commandant de la Garde Dolgov et du commissaire politique Timochenko. Son 1<sup>er</sup> bataillon était commandé par le capitaine de la Garde Issakov, son 2<sup>e</sup> bataillon par le capitaine de la Garde Kirine et son 3<sup>e</sup> bataillon par le lieutenant-chef de la Garde Mochtchenko.

Ce dernier prend position dans le secteur du Mamaiév Kourgane en vue de sa reconquête. Sur le quai du débarcadère gisent sans secours les premières pertes de la division, 400 blessés et tués pour ce jour.

16 septembre : Avec l'appui des quatre derniers tanki de la 27<sup>e</sup> TBr<sup>76</sup>, le 39<sup>e</sup> Gv SP procède à l'attaque du Mamaiév Kourgane. Intrépidement les gvardeïski-strelki progressent mètre par mètre sur la pente, et prennent pied sur le sommet qu'ils nettoient entièrement au corps à corps. Quand le soldat de la Garde Kentia foule au pied, le drapeau à croix gammée<sup>77</sup> hissé par les soldats de la 295<sup>e</sup> ID, le Mamaiév Kourgane est de nouveau entre les mains des soviétiques. A midi des panzersgrenadières contre-attaquent pour reprendre la hauteur, mais les canons antichars du gvardeïski starchy-leïtenant<sup>78</sup> Bykov<sup>79</sup> les rejettent avec pertes et fracas<sup>80</sup>.

Sur la Tsaritsa, le 244<sup>e</sup> SD<sup>81</sup> qui ne compte plus que 228 baïonnettes<sup>82</sup>, se met en défensive circulaire autour de son PC établi sous le viaduc, près du parc des tramways. Les troupes allemandes les débordent et débouchent à revers sur les positions du 272<sup>e</sup> SP du NKVD<sup>83</sup>, protégeant le flanc gauche du 42<sup>e</sup> Gv SP. Alors que celui-ci est au même moment durement attaquées par des troupes fraîches que Paulus a injectées pour emporter la décision dans le secteur de la gare. Quant au 34<sup>e</sup> Gv SP, il combat également très durement pour bloquer les soldats allemands qui débouchent par la maison « des spécialistes » et le commissariat du NKVD. En fait, la 13<sup>e</sup> Gv SD placée dans l'axe principal de l'attaque allemande encaisse le plus gros du poids allemand. En ces dernières 48h, la division a perdu 3000 hommes, mais elle a reconquis et nettoyé tout une partie du centre-ville et tient la dragée haute à l'ennemi en dépit de la supériorité numérique et mécanique de ce dernier.



*Mitrailleuse Maxim en position*

Dans la soirée, pour venir en aide à la 244<sup>e</sup> SD, Tchouïkov lui affecte le 270<sup>e</sup> SP du NKVD. Quatre tchekisty de ce dernier, en position dans une tranchée près du cimetière, voit débouler une colonne de vingt panzers et sans se dégonfler engage le combat inégal. Arrivé à 200m du groupe, le fusil antichar flambe le premier panzer et par la suite trois autres sont flambés au cocktail Molotov et à la grenade antichar, mais il n'y aura que deux survivants à ce combat<sup>84</sup>.

<sup>76</sup> 27<sup>e</sup> Brigade blindée du commandant Loutchnikov.

<sup>77</sup> Pour l'anecdote, de ce drapeau le soldat Kentia s'en est fait des chaussettes russes.

<sup>78</sup> Lieutenant-chef en Russe.

<sup>79</sup> Pour cette action le lieutenant-chef de la Garde Bykov fût décoré de la plus haute distinction soviétique, la médaille d'or des héros de l'union soviétique.

<sup>80</sup> Ce jour-là 26 panzers auraient été détruits ou endommagés selon les revendications soviétiques.

<sup>81</sup> 244<sup>e</sup> Division de fusiliers du colonel Afanasiev. Elle comprenait les régiments : 907, 911 et 914. Cette division à littéralement fondu en quelques jours, de 4.300 hommes début septembre quand elle fût expédiée à Stalingrad, elle ne comptait plus que 228 soldats le 16 septembre ! Le 20 septembre, les débris de la division regroupés en un seul régiment, le 914<sup>e</sup>, sera rattaché en complément d'effectif à la 42<sup>e</sup> Brigade de fusiliers.

<sup>82</sup> Expression militaire russe qui désigne uniquement les combattants d'une unité, la compatibilité exclue donc les effectifs de services et d'état-major.

<sup>83</sup> 272<sup>e</sup> Régiment de fusiliers du commandant Savtchouk et du commissaire politique Chtcherbinoï. Cette unité était formée de sibériens d'Irkoutsk.

<sup>84</sup> Il s'agit du sous-lieutenant Kryglov, du sergent Beliav et des soldats Tchambarov et Sarofanov. Ce sont les deux derniers qui survécurent au combat. Pour cet exploit, les quatre hommes furent décorés de l'ordre du Drapeau Rouge et de l'ordre de la Guerre Patriotique de 1<sup>ère</sup> classe.



Pendant la nuit, Tchouïkov perçoit de nouvelles unités en renfort : la 137<sup>e</sup> TBr<sup>85</sup> et la 92<sup>e</sup> SBr<sup>86</sup>. La première est dirigée vers le Mamaiév Kourgane pour conforter sa défense, la seconde est envoyée relever la 35<sup>e</sup> Gv SD, totalement exsangue<sup>87</sup>.

17 septembre : Les troupes allemandes avec le soutien d'une centaine de panzers renouvellent en force leur offensive dans le centre-ville et le Mamaiév Kourgane, pour lequel la 295<sup>e</sup> ID, lance attaque sur attaque avec l'appui d'une vingtaine de panzers. La 13<sup>e</sup> Gv SD assaillie de toute part, combat âprement pour chaque rue, chaque maison, chaque motte de terre du Mamaiév Kourgane. Les gvardeïski-strelki d'Eline contre-attaquant même, parviennent à arracher aux allemands les rues Respoublikanskaïa, Profsoïouznaïa et Proletarskaïa<sup>88</sup>. La gare centrale, enjeu de durs combats, passe de nouveau de mains en mains mais reste entre les mains des soviétiques<sup>89</sup>. À l'issue de la journée si les allemands ont grignotés du terrain, ils ne sont pas parvenus à briser la résistance des gvardeïski-strelki, ni à s'emparer de leurs objectifs.

Dans la partie sud de la ville, les moriaki-strelki<sup>90</sup> de la 92<sup>e</sup> SBr, qui viennent tout juste d'être transbordés durant la nuit, attaquent et s'emparent de la gare de marchandise et progresse jusqu'à proximité de l'Élevator. À la nuit tombée, elle parvient à faire parvenir aux défenseurs de l'Élevator, encerclés à l'intérieur, une section de dix-huit intrépides moriaki-strelki menés par le kapitane-leïtenant<sup>91</sup> Khoziäïnov.

Aux abords de la Tsaritsa, la situation est tout aussi critique, la 42<sup>e</sup> SBr retranchée sur sa rive nord est encerclée par les allemands ayant franchis la rivière sur ses flancs. Durant la nuit, grâce à l'arrivée des Moraiki-strelki de la 92<sup>e</sup> SBr les strelki de 42<sup>e</sup> SBr, parviendra à rompre l'encercllement et à se rétablir aux abords du PC de Tchouïkov tenu par les restes de la 244<sup>e</sup> SD<sup>92</sup>. La situation de l'état-major de la 62<sup>e</sup> Armia est périlleuse, les mitrailleuses allemandes battent la porte d'entrée de son PC et celui-ci est encombré de blessés qui n'ont pas d'autres refuges. A la nuit tombée, l'état-major n'a pas d'autre choix que de s'exiler en urgence dans le secteur du port de Krasny Oktiabr<sup>93</sup>.

18 septembre : Dans le silo à grain, à l'aube, les défenseurs rejettent une proposition de reddition, s'ils laissent partir les parlementaires arborant le drapeau blanc, ils mettent hors d'usage, au fusil antichar, le panzer avec lequel ils sont venus. Toute la journée les allemands tentent bien de réduire la garnison, avec l'appui des panzers et de l'artillerie, mais sans résultat et subissent des pertes insolentes.

Dans le même temps, les troupes soviétiques<sup>94</sup> au nord du front passent à l'offensive sur le flanc gauche de la VI<sup>e</sup> Armee, pour couper le couloir allemand de Latochinka-Akatovka<sup>95</sup> qui les sépare de la 62<sup>e</sup> Armia. Pour les soutenir, cette dernière passe elle-aussi à l'attaque mais son extrême faiblesse ne lui permet aucune action d'envergure, d'autant plus qu'en même temps, elle doit parer de violentes attaques. En fait, profitant que la Luftwaffe est occupé au nord, quelques unités peuvent seulement mener des attaques ciblées en vue d'améliorer leurs positions et c'est déjà beaucoup. Les strelki d'Ermolkine (112<sup>e</sup> SD) et de Rodimtsev (13<sup>e</sup> Gv SD), passant à l'attaque sur le Mamaiév Kourgane, arrachent 150m à la 295<sup>e</sup> ID. De même, les tchekisty de la 10<sup>e</sup> SD du NKVD reprennent la côte 135,4 et les strelki de la 124<sup>e</sup> SBr<sup>96</sup> s'emparent du point coté 30,5.

<sup>85</sup> 137<sup>e</sup> Brigade blindée du colonel Oudovitchenko. Cette unité était dotée de chars légers, T-60 ou T-70.

<sup>86</sup> 92<sup>e</sup> Brigade de fusiliers du colonel Tarassov et du commissaire politique Samodaïa. Cette unité était quasiment entièrement composée de fusiliers-marins des Flottes de la Baltique et de l'Arctique, à tel point, qu'elle était considérée comme une unité de marine bien qu'elle ne le fût pas officiellement.

<sup>87</sup> Son 101<sup>e</sup> Régiment de la Garde ne possédait plus qu'une centaine de baïonnettes, les deux autres en possédaient bien moins encore.

<sup>88</sup> République, Syndicat et Proletaire.

<sup>89</sup> Pour renforcer ce secteur durement menacé, toujours tenu par le 1<sup>er</sup> bataillon, dramatiquement affaibli, sous le commandement du premier-lieutenant Fedoseïév (34<sup>e</sup> Gv SP), Tchouïkov fait transférer deux bataillons du 39<sup>e</sup> Régiment de fusiliers de la Garde du secteur du Mamaiév Kourgane, vers la gare. Devant se déplacer en plein jour, les fusiliers de la Garde ont été repérés par l'aviation qui les harcèlera tout le long, mais bondissants de ruines en ruines, ils parviendront à rejoindre le secteur imparti.

<sup>90</sup> Fusiliers-marins en Russe.

<sup>91</sup> Kapitane-leïtenant = Lieutenant de vaisseau.

<sup>92</sup> 244<sup>e</sup> Division de fusiliers du colonel Afanasïev. La division avait durement combattu au sein de 57<sup>e</sup> Armée sur le front Sud-ouest où elle perd tous ses comandants dans les combats. Puis début septembre est transférée à la 62<sup>e</sup> Armée, la division compte encore 4.300 hommes, mais le 13 septembre il n'en restait plus que 1.500 et le 16 elle ne dispose plus que de 238 baïonnettes ! Le 20 septembre, ce qui reste de la division est fondu dans son 914<sup>e</sup> Régiment et affecté en renfort à la 42<sup>e</sup> SBr.

<sup>93</sup> Pour atteindre ce nouvel emplacement, la situation est si menaçante qu'il leur faut traverser la Volga à l'embouchure de la Tsaritsa, se porter au passage du port de Krasny Oktiabr et retraverser la Volga. Comme il n'y a pas d'emplacement préparé à l'avance, l'état-major s'installe comme il le peut, pendant que les sapeurs creusent de toute urgence un nouveau PC sur la rive abrupte de la Volga, sous les réservoirs à pétrole et un bassin à mazout, supposés vides.

<sup>94</sup> Il s'agit de la 1<sup>e</sup> Armée de la Garde, et des 24<sup>e</sup> et 66<sup>e</sup> armées.

<sup>95</sup> Le couloir allemand ne fait que 6/8 klm de largeur, mais les troupes soviétiques seront incapables de les traverser.

<sup>96</sup> 124<sup>e</sup> Brigade de fusiliers du colonel Gorokhov et du commissaire politique Grekov. Elle est arrivée à Stalingrad le 28 août, elle comptait 4000 hommes.

Les motostrelki<sup>97</sup> de la 38<sup>e</sup> MsBr<sup>98</sup> confortent leur retranchement dans la partie boisée au sud-ouest de la cité ouvrière de Krasny Oktiabr. Cependant le bâtiment de la gare, après avoir passé de mains en mains une quinzaine de fois en cinq jours de lutte acharnée, tombe définitivement entre les mains allemandes. Par contre une attaque appuyée par 6 panzers contre la « brasserie<sup>99</sup> », tenue par la compagnie de mitrailleuses du starchi-leïtenant Poliakov et du politrouk<sup>100</sup> Miasnikov du 102<sup>e</sup> OPBn<sup>101</sup>, échoue en laissant sur le carreau 3 panzers brûlés à la bouteille incendiaire.

Durand la nuit, deux des régiments de la 95<sup>e</sup> SD<sup>102</sup>, traversent la Volga via le port de l'usine de Krasny Oktiabr<sup>103</sup> car le passage du débarcadère central, cible de tous les tirs de jour comme de nuit, est devenue trop dangereux. Tchouïkov assigne à la 95<sup>e</sup> SD, de renforcer le secteur du Mamaiév Kourgane, tenu par la 13<sup>e</sup> Gv SD et les débris de la 112<sup>e</sup> SD.

Ce même soir, une section de 18 moriaki-strelki de la Flotte de l'Arctique de la 42 SBr qui tenaient héroïquement la butte 114.5 près de la Tsaritsa, dans un encerclement total depuis le 7 septembre, parviennent tous sains et saufs à rejoindre leur ligne. Ils étaient arrivés totalement au bout des vivres et des munitions, en fait ils avaient pu tenir jusqu'ici en récupérant les gourdes et munitions des soldats allemands abattus qui tentaient de les déloger.



*Train blindé n°73*

19 septembre : Au nord du front, les troupes soviétiques continuent leur offensive, mais en dépit de leurs efforts elles ne parviennent pas plus que la veille, à percer les lignes allemandes<sup>104</sup>. A Stalingrad, la 62<sup>e</sup> Armia débarrassée provisoirement de l'omniprésence de la Luftwaffe -envoyée au nord contrer l'offensive- en profite pour continuer ses attaques ciblées avec le soutien des VVS<sup>105</sup>. Quant aux troupes allemandes, elles ne restent pas non plus inactives et continuent d'attaquer furieusement dans le secteur du centre-ville et du Mamaiév Kourgane. Dans ces secteurs les attaques allemandes s'entrechoquent violemment sur les assauts de la toute fraîche 95<sup>e</sup> SD se répandant via le ravin Banny. En fin de journée c'est elle qui aura le dessus, en repoussant les allemands au-delà de la voie ferrée entre les ravins Dolgui et Kroutoï.

<sup>97</sup> Fusiliers-motorisés en Russe.

<sup>98</sup> 38<sup>e</sup> Brigade de fusiliers-motorisés du colonel Bourmakov. Cette unité formée de Stalingradois, reçut son baptême du feu le 22 août, sur le Don, au sein de la 64<sup>e</sup> Armée. Le 1<sup>er</sup> septembre, elle est reversée en renfort à la 62<sup>e</sup> Armée. Décimée dans les combats de la ville, l'unité fut retirée de Stalingrad en octobre. En novembre, reformée, elle participera à la contre-offensive au sein de la 51<sup>e</sup> Armée. C'est cette unité qui prendra prisonnier Paulus et son état-major, le 31 janvier.

<sup>99</sup> Probablement une fabrique de bière, et non un débit de boisson, qui se trouvait dans le centre-ville. Cette brasserie fut l'enjeu de combats décisifs tout le long de la bataille. Elle ne fut jamais prise apparemment.

<sup>100</sup> Instructeur politique en Russe. Les instructeurs politiques étaient les « commissaires politiques » des petites unités. Les cadres politiques avaient un système de grades équivalent à celui des officiers. Les « instructeurs » étaient l'équivalent des officiers subalternes et les « commissaires » étaient l'équivalent des officiers supérieurs.

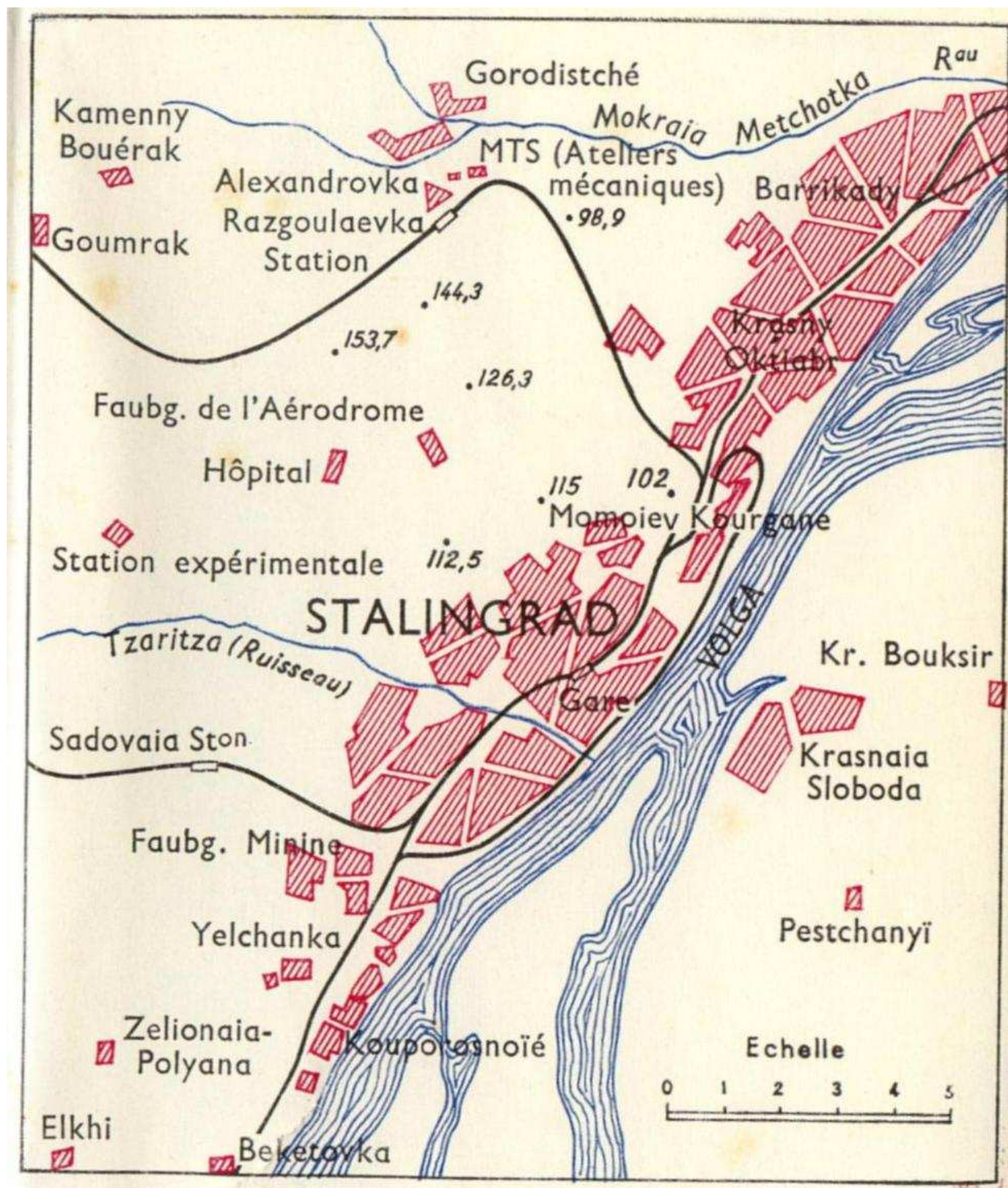
<sup>101</sup> 102<sup>e</sup> bataillon indépendant de mitrailleuses du commandant Khartonov. Cette unité a été affectée en renforcement à la 13<sup>e</sup> Division de fusiliers de la Garde et a été dévolue à la défense de la brasserie.

<sup>102</sup> 95<sup>e</sup> Division de fusiliers du colonel Gorichny et du commissaire politique Vlassenko. Il comprend les 90<sup>e</sup>, 161<sup>e</sup> et 241<sup>e</sup> Régiments. Cette division a été formée en août 1942 avec les restes dissouts de la 13<sup>e</sup> Division de fusiliers motorisés du NKVD. Plus tard, elle deviendra le 75<sup>e</sup> Gv SD.

<sup>103</sup> Ce passage prendra rapidement le surnom « 62 » car il était le principal moyen de ravitaillement de la 62<sup>e</sup> Armée.

<sup>104</sup> Les combats dans l'espoir de couper le couloir allemand de Latochinka continueront en vain jusqu'au 30 septembre.

<sup>105</sup> Forces aériennes soviétiques. A Stalingrad, les forces des VVS étaient extrêmement faibles au début de la bataille, 300 appareils environ dont beaucoup étaient obsolètes.



Plan général de Stalingrad

Mais ailleurs les résultats sont maigres pour les soviétiques, seuls les motostrelki de la 38<sup>e</sup> MsBr poussant leur avantage, parviennent à reconquérir la hauteur 126,3<sup>106</sup>. De toute façon le retour en force de la Luftwaffe en fin d'après-midi oblige à stopper les opérations. Au cours de la journée, les tchekisty du 270<sup>e</sup> SP du NKVD ont soutenu de très durs combats pour le pont de la voie ferrée enjambant la Tsaritza.

Pour contrecarrer le pilonnage de ses voies de passages sur la Volga qui affecte la capacité de ravitaillement de la 62<sup>e</sup> Armia, bateliers et mariniers de la Volga, mobilisent tous types d'embarcations y compris à rames, et subdivisent ses voies de passages pour chacune de leurs divisions.

<sup>106</sup> Situé à 1 kilomètre au nord-ouest d'Aviagorodok, cette hauteur se trouvait donc pratiquement enclavée en plein territoire ennemi.

Tchouïkov perçoit en renfort la 284<sup>e</sup> SD<sup>107</sup> qui commence son transfert. Il faudra quatre nuits pour qu'elle soit entièrement transbordée sur la rive droite et engagée au fur et à mesure au côté de la 13<sup>e</sup> Gv SD, dans le centre-ville.

20 septembre : Les tentatives soviétiques se poursuivent au nord du front, pour couper le couloir allemand de Latochinka. On annonce même à Tchouïkov qu'une brigade blindée est parvenue à percer et qu'il doit se préparer à la réceptionner. Mais cet espoir sera déçu, la 67<sup>e</sup> TBr<sup>108</sup> s'est faite anéantir dans la profondeur du dispositif ennemie.

Ces velléités soviétiques ne peuvent empêcher les combats de se poursuivre avec un renouveau d'intensité dans Stalingrad. Paulus, renouvelle en effet les offensives de cinq de ses divisions dont deux blindées, sur le flanc gauche et le centre de la 62<sup>e</sup> Armia.

Sur le flanc gauche -secteur de Dar-Gora-<sup>109</sup>, les tchekisty de la 10<sup>e</sup> SD du NKVD aux coudes à coudes avec les strelki des 42<sup>e</sup> et 92<sup>e</sup> SBr soutiennent des combats intenses aux abords de la Tsaritsa. Cependant une percée est opérée et les allemands débouchent sur la Volga non loin de l'embouchure de la Tsaritsa, isolant dangereusement tout le flanc gauche. Pour parer la dangereuse menace Rodimtsev fait donner son ultime réserve : le bataillon de sapeurs. L'artillerie soviétique déclenche immédiatement un feu d'enfer sur la position et la contre-attaque des strelki de la 42<sup>e</sup> SBr qui suit, les en déloge partiellement. Dans l'Élevator, la situation des défenseurs empire, une douzaine de panzers enserrant le silo et tirent à bout portant dans le bâtiment pour couvrir la pénétration de l'infanterie dans le bâtiment. Sous les explosions, les céréales ont finis par prendre feu, asphyxiant et assoiffant terriblement les défenseurs, dont la réserve d'eau est totalement épuisée. Les combats se poursuivent au-dedans même du bâtiment dans des conditions effroyables.



*Vedette coulée sur la Volga*

Dans le centre-ville, les gvardeïski-strelki de Rodimtsev combattent pied à pied avec rage et contiennent tant bien que mal la progression en force ennemie qui n'arrive toujours pas à percer dans leur secteur. Pour réduire le point d'appui soviétique de la Minoterie N°4, les allemands avec le soutien de trois panzer s l'attaquent en vain toute la journée durant<sup>110</sup>. Mais dans le secteur de la gare, rien ne va plus, le 1<sup>er</sup> bataillon du gvardeïski starchy-leïtenant Fedoseïév -totalement submergé- se fait encercler. Pour les dégager

<sup>107</sup> 284<sup>e</sup> Division de fusiliers du lieutenant-colonel Batiouk et du commissaire politique Niékhorochev. Elle comptait les 1043<sup>e</sup>, 1045<sup>e</sup> et 1047<sup>e</sup> Régiments de fusiliers. Cette division est arrivée à Stalingrad, avec le plein d'effectif, soit 10.000 hommes environ. La division formée en Sibérie, était renforcée avec des fusiliers marins de la Flotte du Pacifique, de la Baltique et de la mer Noire.

<sup>108</sup> 67<sup>e</sup> Brigade blindée du colonel Golias.

<sup>109</sup> Quartier sud de Stalingrad, entre les rivières Minine et Tsaritsa, c'est là que se trouve la gare de marchandise et le silo à grain.

<sup>110</sup> La 7<sup>e</sup> compagnie du lieutenant-chef de la Garde Naumov, du 3<sup>e</sup> bataillon du 42<sup>e</sup> Gv SP qui défendait la Minoterie N°4 et les maisons attenantes passa de 70 hommes à 17 ce jour là.

Rodimtsev envoie ce qui lui reste sous la main, une section de razvedtchiki<sup>111</sup> et un tank KV<sup>112</sup>, mais numériquement trop faible, ils ne pourront mener à bien leur mission.

Par contre sur le flanc, tenue par la 92<sup>e</sup> SBr, les allemands parviennent, en se faufilant par la rue Moskovskaïa et Tambovskaiïa<sup>113</sup>, à déboucher sur la Volga, à portée de tir des quais du débarcadère central, qu'ils soumettent d'ailleurs au feu nourri de leurs mitrailleuses. Pris sous deux feux croisés, les soviétiques ne peuvent plus du tout utiliser le bac. Sur le Mamaiév Kourgane, la 95<sup>e</sup> et 112<sup>e</sup> SD entreprennent des combats de fixation pour soulager la pression sur leurs camarades et continuent de grignoter du terrain à la 295<sup>e</sup> ID qui décimée par des jours de combats, à de plus en plus de mal à tenir ses lignes.

21 septembre : A la faveur de la nuit du petit matin, les derniers défenseurs valides de l'Élevator, complètement à bout de munitions et fou de soif, évacuent le bâtiment en douce et s'échappent au nez et à la barbe des allemands en se glissant à travers leurs lignes. Les combats se déplacent sur la gare de marchandise, tenue vaillamment par les moriaki-strelki de la 92<sup>e</sup> SBr.

La 13<sup>e</sup> Gv SD quant à elle, continue toujours à défendre âprement ses positions dans le centre-ville, mais durement affaiblie par les combats incessants, elle a cédé du terrain. Ses lignes ne se trouvent plus au mieux qu'à 700 ou 600m de la Volga mais s'étirent sur 5/6 kilomètres. Sa situation devient en fait de plus en plus critique à mesure que ses effectifs fondent mais un renfort de près de 900 komsomolki<sup>114</sup> de la ville lui permet de reconstituer un tant soit peu ses unités. Dans le secteur de la gare, toute une partie du 1<sup>er</sup> bataillon de son 42<sup>e</sup> Gv SP, combattant dans l'encerclement, est finalement acculé dans son dernier réduit défensif du magasin Ounivermag<sup>115</sup>. Les soldats de la Garde, vendent chèrement leur peau en un dernier corps à corps dans le bâtiment. Seul les débris des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> roty<sup>116</sup>, rescapés de la nasse poursuivent le combat héroïquement dans l'arrière de l'ennemi<sup>117</sup>.



*Civile fuyant les combats*

<sup>111</sup> Éclaireurs en Russe. Les éclaireurs étaient considérés comme des soldats d'élites, on leur distribuait en priorité les tenues camouflées et percevait une meilleure solde. Ils avaient également droit en principe à une meilleure ration alimentaire, la N°11. Ils avaient pour mission le renseignement. C'était à ses hommes, parfois même des femmes, qu'était dévolue la mission de capturer des « langues » c'est-à-dire des prisonniers afin de les interroger et d'en tirer des informations. Ils n'hésitaient pas non plus à s'infiltrer dans les lignes ennemies pour en rapporter des informations, voire même à s'y dissimuler un certain afin de transmettre par radio les informations.

<sup>112</sup> Char lourd, baptisé du nom de Kliment Vorochilov (KV). Il s'agit probablement d'un KV-1. C'était un char redoutable, doté d'un blindage de 75 mm et armé du canon F-32 de 76.2 mm et il était mû par un moteur de 600 Cv. Rares étaient les panzers capables de rivaliser avec lui, et seul les canons antichar de 88 mm pouvait percer son blindage.

<sup>113</sup> Moscou et Tambov.

<sup>114</sup> Komsomols en Russe. C'était des jeunes de 17/19 ans.

<sup>115</sup> Contraction de « Magasin universel » en Russe. C'était un immeuble vaste et solide de quatre étages qui bordait la Place du 9 Janvier, à l'angle d'une avenue. C'est dans ses caves très sûres que Paulus établira son QG quand la VI<sup>e</sup> Armée se trouva enfermée dans Stalingrad.

<sup>116</sup> Compagnies en Russe. Il s'agit de la 2<sup>e</sup> Compagnie du sous-lieutenant de la Garde Koleganov et de la 3<sup>e</sup> compagnie du lieutenant de la Garde Kravtsov.

<sup>117</sup> Ils combattront une semaine encore dans l'encerclement, sous le commandement du lieutenant-chef Dragane. Après des combats inouïs de bravoure, seul six hommes blessés laissés pour mort par les allemands sous les décombres d'une maison parviendront à s'extraire de l'encerclement et à rejoindre leurs camarades en se laissant porter par le courant de la Volga, accrochés à une poutre.

Dans le secteur du Mamaiév Kourgane, la situation est plus heureuse pour les soviétiques, la 95<sup>e</sup> SD poursuivant ses assauts à ses abords, parvient à faire jonction avec les tanki retranchés à l'issue nord du ravin Dolgui. Dans le secteur de Dar-Gora, les allemands retentent une nouvelle percée. Sous le feu roulant de l'artillerie, les panzers suivis de l'infanterie foncent sur la Tsaritsa, pour la franchir, mais les soviétiques répliquent par un tir de barrage bien réglé, forçant le gros de la force d'attaque à refluer, mais les éléments les plus avancés poursuivent l'attaque et tombent sous les coups d'une section extrêmement résolue de 17 moriaki-strelki de la 42<sup>e</sup> SBr. Ces derniers brûlent huit panzers et liquide leurs soutien d'infanterie.

22 septembre : Les combats dans le centre-ville atteignent leur paroxysme. La 76<sup>e</sup> ID soutenue par une centaine de panzers, entreprends une série d'attaques violentes sur les positions de la 13<sup>e</sup> Gv SD. Dans la seule matinée, les gvardeïski-strelki de Rodimtsev repoussent douze attaques successives, accompagnées à chaque fois de puissant bombardement. Mais dans l'après midi une quinzaine de panzers et deux cent landsers, éperonnent le flanc droit du 34<sup>e</sup> Gv SP sur le ravin Dolgui, tandis qu'un autre groupement débouche sur la « Place du 9 Janvier » sur son flanc gauche. Rodimtsev, fait immédiatement donner sa réserve, un bataillon du 39<sup>e</sup> Gv SP qui refoule d'un élan les allemands de la place à la baïonnette ! Si le danger est temporairement écarté de ce côté-ci, il est de nouveau menaçant sur l'autre. Par les rues Kievskaïa et Kourskaïa<sup>118</sup>, les allemands se répandent dans le quartier de l'immeuble Spetsialisty. Au devant du débarcadère, dans la rue Odenbourgkaïa<sup>119</sup> les artilleïsty<sup>120</sup> du 104<sup>e</sup> OIPDn<sup>121</sup> repoussent avec fracas les charges renouvelées d'une quinzaine de panzers qui laissent sur le carreau une dizaine des leurs. La 95<sup>e</sup> SD de Gorichny, elle aussi durement attaquée sur le ravin Dolgui, est rejetée, et prend une position défensive sur les pentes sud-ouest du Mamaiév Kourgane.

Plus au sud, les allemands progressant en force par la rue Kimskaïa<sup>122</sup>, s'enfoncent en coin à la charnière de l'aile gauche de la 13<sup>e</sup> Gv SD, et encerclent l'opergrouppa<sup>123</sup> de Batrakov. Les unités de celui-ci s'adosent en hérisson à la Volga tout en maintenant son terrain défensif, mais isolées leur situation est extrêmement critique.



*Gare de Stalingrad*

23 septembre : La division de Batiouk est enfin toute entière sur la rive droite, Tchouïkov lui fixe pour mission de reprendre le débarcadère central et de rétablir la liaison avec l'opergrouppa de Batrakov, isolé au sud de la Tsaritsa. Alors que les troupes de Paulus entreprennent de remonter le long de la Volga à partir de la Tsaritsa, les troupes de Batiouk (284<sup>e</sup> SD) montent à l'assaut de leurs objectifs. Les deux forces s'entrechoquent dans des combats sans concessions. Le débarcadère central redevient l'enjeu de combats acharnés et des combats extrêmement violents se livrent autour de la « Place du 9 Janvier ». Quant au Mamaiév Kourgane, les soviétiques le tiennent ferme.

<sup>118</sup> Rues Kiev et Kursk.

<sup>119</sup> Rue Odembourg, tenue par la compagnie de fusiliers-voltigeurs de la Garde du lieutenant-chef Lazarev.

<sup>120</sup> Artilleurs en Russe.

<sup>121</sup> 104<sup>e</sup> Subdivision indépendante de chasseurs antichars du lieutenant-chef Rozanov, mise à disposition de la 13<sup>e</sup> Division de fusiliers de la Garde. Cette unité était un groupe de plusieurs batteries antichars de 45 mm et d'un contingent de chasseurs antichars armés du fusil antichar PTR de 14,5 mm.

<sup>122</sup> Rue Kim.

<sup>123</sup> Contraction en Russe qui signifie « Groupe opérationnel ». Tchouïkov a formé plusieurs groupes opérationnels pour faciliter la cohésion du commandement dans un secteur donné. Celui de Batrakov, dont il est question ici, comprenait les 42<sup>e</sup> et 92<sup>e</sup> brigades de fusiliers et le 272<sup>e</sup> Régiment de fusiliers du NKVD.

Pendant la nuit, le 685<sup>e</sup> SP de la 193<sup>e</sup> SD<sup>124</sup> traverse la Volga et prend position dans le centre-ville au débarcadère central, en renfort, auprès de la 13<sup>e</sup> Gv SD durement affaiblie par les incessants combats. Pour palier la perte du débarcadère central, le Génie soviétique aménage un nouveau débarcadère un peu plus au nord, dans une saillie d'un méandre de la Volga. Ses rives abruptes permettent en effet d'assurer une meilleure protection au débarquement des troupes.

24 septembre : Sur la rive nord de la Tsaritsa la progression des deux troupes ennemies se sont auto-annulées, aucune n'est parvenue à battre l'autre, toutefois les allemands essoufflés marquent le pas sur ce secteur. Cependant les allemands attaquent par le flanc la poche de l'opergrouppa de Batrakov, en vue de déboucher dans son dos pour le couper de la Volga, mais la tentative butte net sur le ravin Kouporosnaïa âprement défendu par les strelki de la 42<sup>e</sup> SBr, 92<sup>e</sup> SBr et les tchekisty du 272<sup>e</sup> SP du NKVD, qui luttent pour leur survie.

Dans le jardin du komsomol, après une longue lutte de blocage, les derniers tchekisty du 272<sup>e</sup> SP du NKVD -une trentaine- sont acculés dans leur PC souterrain, creusé dans le jardin, mais ne se rendent pas. Grenadé, gazé, ils tentent le tout pour le tout et font une sortie, seul quelques-uns parviendront quand même à s'extraire et à rejoindre leur ligne. A l'issue de la journée, si du côté soviétique c'est le soulagement d'avoir finalement contenue et enrayée l'offensive, côté allemand c'est la crise. L'échec de la prise de Stalingrad est patent en dépit des moyens engagés. En rétorsion, Hitler relève Halder<sup>125</sup> de ses fonctions. Aiguillonné, Paulus ordonne à ses troupes de se concentrer au devant du Mamaiév Kourgane et les usines Krasny Oktiabr et Barrikady, en vue d'une nouvelle offensive qu'il espère cette fois décisive.



*Rodimtsev, Gourov, Tchouïkov et Krylov*

25 septembre : Malgré les préparatifs d'une nouvelle offensive, les attaques allemandes ne faiblissent pas d'intensité pour autant dans le centre-ville. Elles s'intensifient même pour le contrôle de la « Place du 9 janvier », du débarcadère central et du Mamaiév Kourgane. Les 13<sup>e</sup> Gv SD et 284<sup>e</sup> SD combattent pied à pied s'accrochant avec rage à chacune des ruines. Sur le flanc gauche, la situation devient totalement désespérée, les 42<sup>e</sup> SBr, 92<sup>e</sup> SBr et 272<sup>e</sup> SP du NKVD ne sont plus que des fractions isolées et saignées à blanc s'agrippant dans leurs derniers retranchements. Il est décidé de les sortir de là et de les transférer sur la rive gauche, pour reformer les unités.

Pendant ce temps, au devant des usines, les observateurs soviétiques repèrent les mouvements de regroupement des troupes allemandes, devinant l'axe de leur prochaine attaque. Anticipant l'offensive Tchouïkov n'a pas d'autres choix que de redéployer ses maigres effectifs en conséquence.

<sup>124</sup> 685<sup>e</sup> Régiment de fusiliers de la 193<sup>e</sup> Division de fusiliers. Ce régiment était à plein d'effectif, soit près de 3000 hommes environ. Le reste de la division avec son commandant, le général-commandant Smekhotvorov, demeurait sur le bord gauche pour terminer le reconstituer de l'unité. La division revenait en effet du front de Voronej où elle avait durement combattu et subi des pertes en effectif et en matériel.

<sup>125</sup> Chef de l'état-major de l'armée de terre du front est.

À la nuit tombée et dans la plus grande discrétion, la 284<sup>e</sup> SD se retire du secteur du débarcadère pour prendre ses nouvelles positions au-devant des usines. La 112<sup>e</sup> SD<sup>126</sup> de même, se retire du Mamaiév Kourgane et se place en second échelon avec pour mission de fortifier le bourg Barrikady et de se retrancher en de solides points d'appui. La défense du Mamaiév Kourgane échoie à la seule 95<sup>e</sup> SD qui se retranche en défensive circulaire sur tout le pourtour de la butte. Parallèlement, tous les sapery-podryvnik<sup>127</sup> minent abondamment les voies de passages et activent la mise en défense de tout le secteur concerné.

26 septembre : Avec le retrait de la 284<sup>e</sup> SD, les allemands s'emparent définitivement du débarcadère, ils contrôlent maintenant la rive de la Volga sur 6 klm jusqu'au ravin Kouporosnaïa. En face, pour parer l'éventualité d'une traversée allemande pour prendre à revers leur arrière, les soviétiques n'ont pas d'autres moyens que de mettre en rideau leurs troupes misent au recomplètement sur la rive gauche. Sur le Mamaiév Kourgane la même situation se répète, avec le retrait de la 112<sup>e</sup> SD, les allemands ont pu prendre position sur les pentes sud et sud-ouest de la butte et ne sont plus qu'à une centaine de mètre du sommet. Alors que l'offensive s'annonce imminente et que les troupes allemandes occupent leurs positions de départ, bien renseignée par les éclaireurs infiltrés dans le dispositif ennemi qui transmettent leur information par radio, l'artillerie soviétique ouvre un feu nourri sur les points de concentrations de l'adversaire. Dans cette action s'y distinguent les atypiques T-60 d'Erokhine, sur lesquels les ouvriers des usines ont montés et adaptés des rampes de Katiouchas. Le commandement allemand est atterré, il sait que ses plans sont éventés et que leurs troupes ne disposeront pas de l'effet de surprise. Tchouikov conscient qu'un attentisme passif serait fatal, décide, malgré la faiblesse numérique de ces unités déjà fortement sollicitées de partout, d'attaquer immédiatement afin d'entamer les forces vives des troupes ennemies avant qu'elles ne soient au plein de leur capacité.

Dans la nuit, la 308<sup>e</sup> SD<sup>128</sup> qui vient de parcourir à marche forcée deux cents kilomètre en 48 heures, commence sans repos son transfert sous le feu de barrage ennemi<sup>129</sup> et prend ses positions dans le bourg de l'usine Barrikady.

27 septembre : Au petit matin, à 6 heures, les groupes d'assaut des 95<sup>e</sup> et 284<sup>e</sup> SD, appuyés par les tanki du 23<sup>e</sup> TK, passent courageusement à l'attaque d'un ennemi considérablement plus puissant qu'eux. La surprise est totale côté allemand, et les soviétiques enregistrent quelques succès, mais l'arrivée deux heures plus tard des bombardiers de la Luftwaffe, met un point d'arrêt aux opérations. Celle-ci bombarde tant et si bien toute la journée, qu'en fin de journée, ayant épuisé son stock de bombes, se met à bazarder tout ce qu'elle peut, socs de charrue et autres ferrailles diverses !

Sous les bombardements, les gros réservoirs à pétroles explosent et prennent feu, dégageant une fumée épaisse et noire pour plusieurs jours durant, aggravant l'aspect sinistre de la ville. Le Mamaiév Kourgan est si massivement pilonné que les strelki du 95<sup>e</sup> SD retranchés à son sommet se font littéralement hachés et enterrés vivant.

Retardées par l'attaque surprise, les troupes allemandes passent en fin de matinée à leur tour à l'attaque. Sur le Mamaiév Kourgane, le premier assaut de la 100<sup>e</sup> Jäd est repoussé par le barrage extrêmement précis de l'artillerie et des katiouchas. Sur la lancée les strelki de Gorichny en profitent pour finir le nettoyage des pentes occidentales, commencé au petit matin. Mais un second assaut répété quatre heures plus tard avec l'appui d'un fort contingent de panzers, permet aux jägers de reprendre pied sur le sommet et de le reconquérir à fort prix, une dizaine de carcasse de panzers fumants parsème le Mamaiév Kourgane. La 95<sup>e</sup> SD durement frappée parvient à se rétablir sur la pente orientale et empêche les allemands de débouler par là sur Krasny Oktiabr. Pendant ce temps, la 24<sup>e</sup> PzD fonçant tout droit à travers les barrages de mines, sans égards aux pertes, enfonce la trop faible défense des 284<sup>e</sup> et 112<sup>e</sup> SD, soutenues par quelques tanki du 23<sup>e</sup> TK. Vers 14 heures, les panzers débouchent aux abords des cités ouvrières de Krasny Oktiabr et de Barrikady, suivis des landsers de la 389<sup>e</sup> ID. En fin de journée, les allemands sont parvenus à progresser en un seul bond de deux kilomètres sur la direction des usines et ne se trouvent plus par conséquent qu'à une

<sup>126</sup> À ce moment là les deux régiments de la division ne comptent plus qu'une centaine d'hommes chacun, c'est pourquoi elle est relevée de la première ligne sur la Mamaiév Kourgane.

<sup>127</sup> Sapeurs-artificier en Russe. Les sapeurs-artificier ou d'assauts étaient considérés comme des soldats d'élites, ils percevaient un meilleur équipement individuel, comme les tenues camouflées par exemple, ou la seyante veste trois-quarts, dite « Bouchlat » plus adapté aux travaux que la longue capote réglementaire. Ils avaient droit également en principe à une meilleure solde et à une meilleure ration alimentaire, la N°11.

<sup>128</sup> 308<sup>e</sup> Division de fusiliers du général-commandant Gourtiév et du commissaire politique Svirine. Elle comprenait les 339<sup>e</sup>, 347<sup>e</sup> et 351<sup>e</sup> régiments. L'unité avait été formée en mars 1942 à Omsk, en Sibérie, et cinq mois plu tard elle a été transférée sur le front du Don, au sein de la 24<sup>e</sup> Armée. Elle a participé à la dure offensive sur les flancs de la VI<sup>e</sup> Armée de Paulus pour soulager les défenseurs de Stalingrad. Elle y perd la moitié de ses effectifs. Puis l'unité a été envoyée en urgence renforcer la 62<sup>e</sup> Armée. Elle comptait à ce moment là, 4000 hommes dont 740 communistes et 2250 komsomols.

<sup>129</sup> Les marinières de la Volga devant faire face plusieurs opération de transbordement, il faudra plusieurs nuits pour que toute la division soit transférée sur la rive droite. Au 2 novembre seul deux de ses régiments avaient pu être transbordés !



autre paire de kilomètres des ces dernières et de la Volga. Mais les allemands n'ont pas réussi à percer vers la Volga comme escompté. S'attendant à une lutte décisive pour le lendemain, Tchouïkov fait flèche de tous bois en demandant aux opoltchenetsi de venir renforcer les unités et demande à tous les officiers et cadres politiques de se porter en première ligne pour renforcer l'encadrement des unités. En même temps il demande aux unités de travailler d'arrache pied avec les troupes du Génie<sup>130</sup> pour fortifier un tant soit peu leur secteur. En second échelon prennent position les compagnies de barrages, afin que la troupe ait bien à l'esprit qu'aucune reculade n'est à l'ordre du jour.

Dans le centre-ville trois éclaireurs<sup>131</sup> menés par le gvardeïski-serjant<sup>132</sup> Pavlov, s'emparent sans coup férir d'une bâtisse de trois étages, en liquidant la petite garnison allemande qui s'y trouvait et considérant l'importance stratégique<sup>133</sup> de la bâtisse dominant la place du 9 janvier, décident de la retenir en espérant recevoir très vite des renforts. Toujours pendant la nuit, les survivants des 42<sup>e</sup> et 92<sup>e</sup> SBr<sup>134</sup> qui ont pu s'extraire de leur encerclement sont expédiés sur la rive gauche pour qu'ils reforment leur unité, tandis que les derniers régiments de la 193<sup>e</sup> SD<sup>135</sup> font la traversée inverse, pour renforcer à temps la défense si pressante au devant des usines.



*Desantniki à Stalingrad*

28 septembre : Les allemands cherchant à transformer leur succès de la veille, reprennent leur offensive dès le petit matin. Les blindés du 23<sup>e</sup> TK<sup>136</sup>, bien retranchés dans les faubourgs des cités ouvrières de Barriky et de Krasny Oktiabr, infligent des pertes à l'adversaire qui s'avance à découvert, mais ne peuvent pour autant endiguer la déferlante qui prend pied dans la cité de Krasny Oktiabr, secteur justement où montent en ligne les strelki de la 193<sup>e</sup> SD. Ces derniers, gagnent leurs positions assignées en le disputant à l'ennemi qui s'y répand.

<sup>130</sup> Probablement quelques unités de la 5<sup>e</sup> Armée du Génie du général Petrov, qui avait été formée en octobre 1941 à partir des ouvriers civils de la ville de Stalingrad. C'est à cette unité que fut confiée la mise en défense de la ville. Ils construisirent trois lignes de défenses successives autour de Stalingrad. Mais ces travaux étaient loin d'être finis quand les allemands attaquèrent.

<sup>131</sup> Il s'agit du caporal Glouchtchenko et des soldats Tchernogolov et Aleksandrov. Ces hommes, avec le sergent Pavlov, appartenait à la 7<sup>e</sup> compagnie du lieutenant-chef de la Garde Naumov, du 3<sup>e</sup> Bataillon du capitaine de la Garde Joukov, du 42<sup>e</sup> Régiment de fusiliers de la Garde du colonel de la Garde Eline, de la 13<sup>e</sup> Division de fusiliers de la Garde du général-comandant de la Garde Rodimtsev.

<sup>132</sup> Sergent de la Garde en Russe. Dans les unités de la Garde on ajoute la mention « de la Garde » aux énoncés des grades.

<sup>133</sup> Cet immeuble était un verrou sur la place du 9 janvier et défendait l'accès au débarcadère central. Elle se trouvait à 150 mètres environ de la Minoterie N°4.

<sup>134</sup> Ces deux unités ont perdu 70% de leurs effectifs initiaux, hâtivement reconstituées elles seront réexpédiées à Stalingrad, trois jours plus tard.

<sup>135</sup> 193<sup>e</sup> Division de fusiliers du général-comandant Smekhotvorov. Il s'agit des 883<sup>e</sup> et 895<sup>e</sup> Régiments de fusiliers. Soit 6000 hommes dont 1000 provenaient de la Flotte du Pacifique. Au cours de la traversée, deux péniches furent coulées : une transportait le bataillon de transmission et son matériel, si le matériel fut perdu au fond de la Volga, la plupart des hommes purent se sauver à la nage ; l'autre péniche transportait des fusiliers-marins dont la plupart réussirent également à rejoindre la rive à la nage.

<sup>136</sup> Le 23<sup>e</sup> corps blindés du général-comandant Popov. Ce corps a été de tous les combats depuis le début du mois d'août. Il disposait encore le 27 septembre de 36 T-34 et 20 T-60.

Smekhotvorov établi effrontément son PC à porté de tir adverse, dans « la maison de la technique » et demande à ses hommes de nettoyer tout alentour, ce qu'ils parviennent à faire ! L'arrivée in-extremis des strelki de Smekhotvorov, permet de rejeter l'adversaire jusqu'aux abords occidental de la cité. Partout, les vagues successives des assauts allemands fragmentées dans le pierrier du réseau défensif urbain, qui tient bon, sont réduites une à une et les troupes soviétiques finissent par enrayer toute progression. Ils contre-attaquent même sur le Mamaiév Kourgane où deux bataillons de la 284<sup>e</sup> SD dépêchés d'urgence soutenir ce qui reste de la 95<sup>e</sup> SD, reprennent le point trigonométrique, sans pouvoir toutefois s'établir aux réservoirs, ceux-ci étant sous la protection d'un tir de barrage de l'artillerie allemande.

Dans la maison Pavlov, les quatre intrépides de la Garde tiennent en respect les allemands qui bombardent violemment la maison et tentent de la reprendre. Au fil de la journée par petit groupes, d'autres gardeïski-strelki sous le commandement du gardeïski-leïtenant<sup>137</sup> Afanasiev parviennent à rejoindre la maison avec munitions et ravitaillement. La garnison de la maison Pavlov s'élève maintenant à 22 hommes solidement armés d'une mitrailleuse maxime et de trois fusils PTR antichars<sup>138</sup>.

Pendant toute la journée, la Luftwaffe, fait tout ce qui est possible pour soutenir les troupes au sol et s'acharne tout particulièrement sur les bateaux de transports, cherchant à paralyser le ravitaillement de la 62<sup>e</sup> Armia. Pressés de toutes parts, les soviétiques font appel à leur aviation, qui malgré sa faiblesse s'engage à fond contre un ennemi autrement plus puissant qu'elle. Le ciel se remplit également de la fureur des combats.



*Strelki en position*

En fin de soirée, l'incroyable a été réalisé, au prix de mille héroïsmes<sup>139</sup>, partout l'offensive allemande a été finalement contenue, si en certains endroits les allemands ont encore progressés, ils n'ont pu cependant percer jusqu'à la Volga nulle part. Toutefois, rien n'est acquis, le lendemain s'annonce tout aussi terrible, si ce n'est plus. En conséquence, Tchouïkov mobilise toutes les énergies et ordonne de mettre à profit la nuit pour fortifier et miner abondamment la nouvelle ligne de défense. Les milices ouvrières ont en charge la mise en défense de leurs propres usines.

<sup>137</sup> Lieutenant de la Garde en Russe. Dans les unités de la Garde on ajoute la mention « de la Garde » aux énoncés des grades.

<sup>138</sup> Par la suite, la garnison sera encore renforcée par un groupe de 2 mortiers et le sniper Tchekov y fera ses premiers cartons. Une ligne téléphonique fut posée jusqu'au PC de la division situé à la Minoterie N°4 (ce qui a coûté la vie à deux téléphonistes) et pour faciliter les allées et venues du ravitaillement un boyau fut creusé jusqu'à celui-ci distant de 150 mètres. Pour assurer la survie de la garnison soumise à d'incessant bombardement, Pavlov eut l'idée de creuser un tunnel jusqu'à une citerne enterrée non loin de la maison et fut transformée en bunker.

<sup>139</sup> C'est ici que se situe le fameux acte héroïque du fusilier-marin de la Flotte du Pacifique Mikhaïl Panikakha du 883<sup>e</sup> Régiment de la 193<sup>e</sup> Division de fusiliers. Sa section en faction au carrefour de la rue Démocratie et Central est attaquée par des panzers, Panikakha prend dans chacune de ses mains un cocktail Molotov. Alors qu'il élève la première au-dessus de sa tête pour la bazarder sur le panzer à porté de lui, une rafale de mitrailleuse le brise et Panikakha s'enflamme aussitôt, mais surmontant son horreur il se rue sur le panzer et se jette sur lui en fracassant sa dernière bouteille. L'équipage du panzer à péri avec lui.

Afin de saper le moral et les forces de l'adversaire, l'artillerie soviétique ne cesse de pilonner les lignes allemandes toute la nuit durant, tandis que les groupes d'assaut de la 112<sup>e</sup> SD menés par le Capitaine Asseiév<sup>140</sup>, procèdent à des attaques de nuit sur les avant-postes allemands. L'adversaire, quant à lui, bombarde massivement tout le saillant d'Orlovka.

29 Septembre : Alors que Paulus donne directive à ses troupes de continuer leur progression en direction des usines, il sort un atout de sa botte pour surprendre et déstabiliser les soviétiques. Il fait pivoter en direction d'Orlovka, les unités de la 16<sup>e</sup> PzD et de la 60<sup>e</sup> ID (mot) en tenaille avec celles du 100<sup>e</sup> JdI et de la 389<sup>e</sup> ID. Son objectif est de trancher le saillant qui menace potentiellement ses troupes sur Latachanka et d'y capturer les troupes soviétiques en position dans ce secteur. En fait le secteur est tenu seulement par les 5000 hommes de la 115<sup>e</sup> SBr, et les débris de la 196<sup>e</sup> SD<sup>141</sup> et 2<sup>e</sup> MsBr<sup>142</sup>.



*Un groupe de fusiliers marins monte à l'assaut*

Les bataillons d'Andrioussenko qui se trouvent sur les axes d'attaques, se sacrifient sur place avec une telle rage qu'en fin de journée, les panzers ne peuvent atteindre complètement leur objectif, mais les soviétiques ont perdu un tiers de leur effectif dans ce secteur. Sur l'axe d'attaque principal entre les cités Krasny Oktiabr et Barrikady, la 112<sup>e</sup> SD saignée à blanc par les combats de la veille, ne peut cette fois-ci contenir les coups de boutoirs de l'adversaire et se fait refouler, mais continue la lutte en se retranchant dans l'usine Silikatny<sup>143</sup>. Quant à la 193<sup>e</sup> SD, elle combat fort courageusement mais elle non plus ne peut empêcher la percée ennemie dans son secteur. Sur le Mamaiév Kourgane, attaques et contre-attaques se succèdent sans emporter la décision pour l'un des deux camps.

A la fin de la journée, le 23<sup>e</sup> TK qui défend la cité Barrikady n'est plus que l'ombre de lui-même, il ne lui reste plus que 150 baïonnettes avec 17 chars, la plupart son endommagés mais encore utilisables en appui-feu fixe. Ce qui reste de l'unité est regroupée en une brigade et les différents états-majors des unités dissoutes sont renvoyés à la refonte de l'autre côté de la Volga. Pendant la nuit, la 39<sup>e</sup> Gv SD<sup>144</sup> retirée des combats sur le Don deux jours auparavant, traverse la Volga à point nommé pour venir renforcer la défense soviétique. Seul son 112<sup>e</sup> Gv SP<sup>145</sup> réussit à passer le soir même.

<sup>140</sup> Le capitaine Asseiév a été tué à la tête de ses troupes au cours des combats de cette nuit-là.

<sup>141</sup> 196<sup>e</sup> Division de fusiliers du colonel Averine. Cette unité sortie exsangue des combats sur le Don, fut fondue en un seul régiment, le 863<sup>e</sup>, et affecté en soutien à la 115<sup>e</sup> Brigade de fusiliers, sur Orlovka.

<sup>142</sup> 2<sup>e</sup> Brigade de fusiliers motorisés. Cette unité a été formée en mai 1942 et fut engagée le 24 Août dans les combats dans le secteur de Rynok/Erzovka où elle fut pratiquement anéantie. Les débris de cette unité furent alors transférés en soutien de la 115<sup>e</sup> Brigade de fusiliers défendant Orlovka. Le soir du 29 septembre, cette unité ne comptait plus que 57 baïonnettes.

<sup>143</sup> Silicate en Russe.

<sup>144</sup> 39<sup>e</sup> Division de fusiliers de la Garde du général-comandant de la Garde Gouriév. Elle comportait les 112<sup>e</sup>, 117<sup>e</sup> et 120<sup>e</sup> Régiments de fusiliers de la Garde et comptait 3800 hommes quand elle traversa la Volga. Cette division était en fait le 5<sup>e</sup> Corps aéroporté, transformé en urgence en unité d'infanterie le 6 août 1942 pour être engagé sur le front de Stalingrad dès le 13 août ! En fait cette unité avait perdue plus de la moitié de ses effectifs au cours des capitaux combats sur le Don. Son action permit de conserver une tête de pont d'où partira précisément la contre-offensive « Uranus » quelques temps plus tard.

<sup>145</sup> 112<sup>e</sup> Régiment de fusiliers de la Garde (ex 7<sup>e</sup> Brigade aéroportée) du commandant Lechtchinine, de la 39<sup>e</sup> Division de fusiliers de la Garde.

Elle prend position dans la cité de Barrikady, le long de la voie ferrée, aux cotés de la 193<sup>e</sup> SD<sup>146</sup>. Les deux bataillons de refonte des 42<sup>e</sup> et 92<sup>e</sup> SBr, sont également réexpédiés sur le bord droit pour renforcer la défense de la cité de Krasny Oktiabr.

30 septembre : Après avoir bombardé Orlovka pendant deux heures, les allemands reprennent leur attaque sur les restes de la 115<sup>e</sup> SBr acculés en hérisson autour du bourg. Au grand dam des troupes allemandes, les fusiliers d'Andrioussenko se maintiennent dans la partie nord et sud du bourg en opposant une résistance aussi féroce que désespérée. Parallèlement les soviétiques repèrent le transfert de la 14<sup>e</sup> PzD et de la 94<sup>e</sup> ID au voisinage de la cité Krasny Oktiabr, devinant une nouvelle attaque imminente en direction des usines Traktorny et Barricady. Tchouïkov fait de nouveau renforcer toute la ligne de front, les soviétiques se retranchent fort habilement dans le ravin Vichnevouiou et celui de la Mokraïa Metchetkaïa. Massée sur la rive gauche, la 308<sup>e</sup> SD<sup>147</sup> qui vient de parcourir 200 kilomètres en 48 heures, commence son transfert sans aucun répit. Pendant la nuit, seul deux de ces régiments peuvent être transbordés. Tchouïkov leur demande de déloger l'ennemi de la cité Barrikady et de s'y maintenir. Grâce aux derniers apports, et en dépit des pertes, les effectifs de la 62<sup>e</sup> Armia passent à 43.000 hommes.

*Ruben Sartori, Octobre 2007*

---

### Bibliographie :

#### Mémoires :

- V.I Tchouïkov (commandant de la 62e Armée) : <http://militera.lib.ru/memo/russian/chuykov/index.html>
- N.I. Krylov (chef d'état-major de la 62<sup>e</sup> Armée) : [http://militera.lib.ru/memo/russian/krylov\\_ni/index.html](http://militera.lib.ru/memo/russian/krylov_ni/index.html)
- A.I. Rodimtsev (comandant de la 13<sup>e</sup> Division de la Garde) : [http://militera.lib.ru/memo/russian/rodimcev\\_ai2/index.html](http://militera.lib.ru/memo/russian/rodimcev_ai2/index.html)
- I.I. Lioudnikov (comandant de la 138<sup>e</sup> Division de fusiliers) : [http://militera.lib.ru/memo/russian/lyudnikov\\_ii/index.html](http://militera.lib.ru/memo/russian/lyudnikov_ii/index.html)
- Ia.F. Pavlov (soldat de la 13<sup>e</sup> Division de la Garde) : [http://militera.lib.ru/memo/russian/pavlov\\_yf/index.html](http://militera.lib.ru/memo/russian/pavlov_yf/index.html)
- I.A. Levin (journaliste à Stalingrad) : [http://militera.lib.ru/memo/russian/levin\\_ua4/index.html](http://militera.lib.ru/memo/russian/levin_ua4/index.html)
- B.M Poustavalov (aviateur à Stalingrad) : [http://militera.lib.ru/memo/russian/pustovalov\\_bm/index.html](http://militera.lib.ru/memo/russian/pustovalov_bm/index.html)
- V.M. Jalaga (artilleur à Stalingrad) : [http://militera.lib.ru/memo/russian/zhagala\\_vm/index.html](http://militera.lib.ru/memo/russian/zhagala_vm/index.html)
- E.F. Ivanovski (tankiste au 2<sup>e</sup> corps blindé) : [http://militera.lib.ru/memo/russian/ivanovsky\\_ef/index.html](http://militera.lib.ru/memo/russian/ivanovsky_ef/index.html)
- D.D. Leliouchenko (comandant de la 1<sup>ère</sup> Armée de la Garde) : [http://militera.lib.ru/memo/russian/lelyushenko\\_dd/index.html](http://militera.lib.ru/memo/russian/lelyushenko_dd/index.html)
- P.I. Batov (comandant de la 65<sup>e</sup> Armée) : <http://militera.lib.ru/memo/russian/batov/index.html>
- M.I Kazakov (comandant de l'artillerie à Stalingrad) : [http://militera.lib.ru/memo/russian/kazakov\\_mi/index.html](http://militera.lib.ru/memo/russian/kazakov_mi/index.html)
- N.N. Voronov (comandant de l'artillerie à Stalingrad) : <http://militera.lib.ru/memo/russian/voronov/index.html>

---

<sup>146</sup> Cette nuit-là, la division récupère son 685<sup>e</sup> régiment qui avait été alloué en renfort à la 13<sup>e</sup> Division de fusiliers de la Garde. En fait un bataillon est resté malgré tout sur place, car il tenait une position importante.

<sup>147</sup> 308<sup>e</sup> Division de fusiliers du général-comandant Gourtiev et du commissaire politique Svirine. Ses régiments étaient les 339<sup>e</sup>, 347<sup>e</sup> et 351<sup>e</sup>. C'était une division sibérienne. Elle arrivait tout droit des combats sur le Don où elle avait beaucoup souffert. Elle ne comptait plus que 4000 hommes mais son ardeur combattive était intacte, dans ses rangs se trouvaient en effet 740 communistes et 2250 komsomols.

- I.A. Laskine (chef d'état major de la 64e Armée) :  
[http://militera.lib.ru/memo/russian/laskin\\_ia/index.html](http://militera.lib.ru/memo/russian/laskin_ia/index.html)
- K.S. Moskalenko (comandant de la 1ere armée de la garde) :  
<http://militera.lib.ru/memo/russian/moskalenko-1/>
- K.K. Rokossovsky (commandant du front du Don) :  
[http://www.kursk1943.mil.ru/kursk/arch/books/memo/rokossovsky\\_kk/index.html](http://www.kursk1943.mil.ru/kursk/arch/books/memo/rokossovsky_kk/index.html)
- A.M. Vasilevski (comandant de l'artillerie du front) :  
<http://victory.mil.ru/lib/books/memo/vasilevsky/index.html>
- N.A. Kozlov (pilote de chasse à la 102<sup>e</sup> Division de chasse PVO) :  
[http://militera.lib.ru/memo/russian/kozlov\\_na/index.html](http://militera.lib.ru/memo/russian/kozlov_na/index.html)

## Travaux historiques :

- Stoupov et Kokounov (apologie propagandiste sur la 62<sup>e</sup> armée à Stalingrad éditée en 1953) :  
[http://victory.mil.ru/lib/books/h/stupov\\_kokunov/index.html](http://victory.mil.ru/lib/books/h/stupov_kokunov/index.html)
- Historique des troupes du Génie, édité en 1970 : <http://militera.lib.ru/h/engineers/index.html>
- Historique des troupes blindées, édité en 1973 :  
<http://victory.mil.ru/lib/books/h/sovtankv/index.html>
- Historique de la flottille de la Volga, édité en 1974: <http://militera.lib.ru/h/loktionov/index.html>
- Historique de la défense antiaérienne, édité en 1968 : <http://militera.lib.ru/h/pvo/index.html>
- « Étude sur l'année 1942 » de V.V. Betchanov, édité en 2003 :  
[http://militera.lib.ru/research/beshanov\\_vv/index.html](http://militera.lib.ru/research/beshanov_vv/index.html)
- Historique de la 8<sup>e</sup> Armée aérienne :  
[http://www.victory.mil.ru/lib/books/h/gubin\\_kiselev/01.html](http://www.victory.mil.ru/lib/books/h/gubin_kiselev/01.html)



*Romidstev à Stalingrad*

# L'HERITAGE DE LA BUNDESWEHR

*Par Sébastien Theus*

Membre du « Forum Vert » sous le pseudo de Motpulk, Sébastien Theus s'est attardé sur un thème peu exploré : les problèmes rencontrés par la nouvelle armée allemande d'après guerre. Au travers de cette étude aussi passionnante qu'inédite, le lecteur découvrira combien il fut difficile de reconstituer une armée, face à la menace Soviétique et principalement pour des raisons déontologiques, qui il y a encore peu de temps étaient sources de débat dans la Bundeswehr

En janvier 1951, le général Eisenhower, commandant suprême des forces alliées en Europe, déclarait en tant que 1er commandant suprême de l'OTAN, que contrairement à l'opinion qu'il s'était forgée en 1945, «*Le soldat allemand n'était ni l'image de Hitler, ni le représentant de sa dictature, et qu'il avait combattu pour son pays avec bravoure et dans l'honneur* ». »

Pourtant, bon nombre d'officiers de l'état-major de la Wehrmacht avaient été condamnés pour avoir préparé et mené une guerre d'agression. Parmi ceux-ci on peut citer, von Rundstedt, Guderian ou encore von Manstein.

Cet «hommage» rendu aux soldats allemands par Eisenhower était en fait une déclaration politique destinée à gagner le peuple allemand à l'idée d'une participation à l'OTAN en vue de défendre l'Europe contre le communisme.



## Bundeswehr

était assurée par les puissances victorieuses.

On ne voulait pas non plus d'un culte du passé. Dans l'immédiate après-guerre, les uniformes étaient détestés. Aucun monument dédié aux 5 millions de morts allemands. Pas non plus de récits glorieux dans les journaux. Tout ce qui avait trait à la guerre était rejeté. Il fallait oublier à tout prix.

Mais, dès 1948 la guerre froide entrait en Allemagne avec le blocus de Berlin, et en 1950, les puissances occidentales créèrent l'OTAN. Dès cette époque, des conciliabules secrets eurent lieu entre représentants anglo-américains et membres de l'entourage du chancelier Adenauer. L'Allemagne grand pays européen et voisine immédiate de l'ennemi soviétique devait prendre part à la défense de l'Europe contre les communistes. Il fallait se montrer très prudent, tout d'abord pour ne pas éveiller la méfiance des Soviétiques mais aussi parce que l'opinion publique, devenue farouchement pacifiste, se montrait extrêmement hostile à une remilitarisation. A peine 5 ans après que l'Allemagne fut tombée dans l'abîme on demandait aux Allemands de porter à nouveau les armes. Non ! *Ohne mich* ! (Sans moi !) fut le cri qui retentit partout dans le pays.



Il fallait pourtant faire passer cette pilule amère et on fit tout pour la faire passer. On fit appel à des gens de métier qui avaient servi sous le drapeau du IIIe Reich pour poser les bases d'une nouvelle armée. Mais il fallait également les réconcilier. Comment ? En leur rendant leur honneur.

Et cela ne fut pas facile. Au début des années 50, l'opinion allemande avait commencé à basculer par rapport au passé nazi. La jeune génération née entre les deux guerres et trop jeune pour avoir participé à la deuxième rejetait violemment tous les «anciens », y compris ceux qui n'avaient pas été directement mêlés au crime. »

La presse, la littérature et le parti social-démocrate se dressaient tous contre un réarmement, qui ne pouvait se faire que sur les ruines de la Wehrmacht.

*Ci contre, à gauche, Conrad Adenauer*

Le chancelier Conrad Adenauer avait la plus grande peine à trouver d'anciens officier «au-dessus » de tout soupçon ou résistants pour poser les bases de la future Bundeswehr. On en trouva cependant une douzaine, parmi eux Axel von dem Bussche et Christoph von Gersdorff. La cellule chargée de la préparation du réarmement fut affublée d'un drôle de nom : «*Office du commissaire chargé par le Chancelier des questions relatives à l'augmentation des troupes alliées en Allemagne* ».



*Christoph von Gersdorff*

Le 3 décembre 1952, Konrad Adenauer déclarait au Bundestag, en écho à la déclaration d'Eisenhower un an plus tôt : « Nous voulons déclarer aujourd'hui solennellement devant cette haute maison, au nom du gouvernement, que nous assurons de notre estime tous les membres de notre peuple qui ont porté des armes, y compris les membres de l'ancienne Waffen-SS, et qui ont combattu selon les hautes traditions militaires et dans l'honneur, sur la terre, sur les mers et dans les airs. Nous sommes convaincus que la bonne réputation et les valeurs inhérentes au soldat allemand sont restées vivantes dans notre peuple et le resteront, en dépit de toutes les calomnies portées contre lui ces dernières années. Notre tâche commune à tous, et je suis sûr que nous y parviendrons, doit être de concilier les valeurs éthiques du soldat allemand avec la démocratie. Le futur soldat allemand ne sera capable de remplir son devoir d'Allemand et d'Européen que s'il reste fidèle aux principes fondamentaux sur lesquels repose la Constitution de notre Etat. Cette Constitution protégera aussi les valeurs éthiques du soldat contre tout nouvel abus. »

Ce blanchiment, cette «déclaration d'honneur » que tous les anciens combattants attendait, fut un véritable pavé dans la marre : elle était prononcée par le père fondateur de la nouvelle Allemagne démocratique, un homme au-dessus de tout soupçon de connivence avec les nazis et persécuté par la Gestapo. Seul un homme doté d'une autorité morale comme celle d'Adenauer pouvait inclure dans le pardon la Waffen-SS.

Comme l'allocution d'Eisenhower, ce discours avait également un aspect politique : il fallait créer une armée allemande pour aider à la défense de l'Europe occidentale. Même la France, première opposante d'un réarmement allemand y consentit.

Malgré la forte opposition des citoyens allemands, le processus de création de la nouvelle armée allemande, la Bundeswehr, était en marche. Ce fut le syndicaliste Theodor Blank qui fut chargé de l'organisation d'une armée « imprégnée des valeurs de la démocratie ». En 1955, Adenauer assista au baptême de la première unité constituée, un bataillon de transmission.

La sélection des futurs officiers était laissée à un «comité d'approbation » dirigé par les anciens officiers de la Wehrmacht sélectionnés pour leur passé «d'anti-nazis ». Les candidats devaient démontrer «qu'ils avaient appartenu aux seules unités de la Wehrmacht, qu'ils ne s'étaient pas compromis avec le national-socialisme et même, qu'ils avaient, ne fût-ce que par des remarques désapprobatrices sur le régime, fait preuve d'un certain esprit de résistance.»

Outre les aspects technico-militaires, on assista à de longs débats sur «l'esprit » de la nouvelle armée. Les nouveaux soldats allemands devaient se différencier de ceux qui s'étaient soumis à Hitler. Leur serment ne les liait donc plus à un chef, mais à la Constitution. Pour fonder leur nouvelle armée démocratique, les Allemands inventèrent un mot quasiment intraduisible : *Innere Führung*, littéralement «conduite de l'intérieur». Cette nouvelle discipline est enseignée dans une école spéciale portant ce nom («Zentrum Innere Führung » cf. liens). Plus d'obéissance et de soumission aveugle à un ordre. Liberté laissée à chacun de distinguer un ordre conforme aux lois de la guerre ou contraire aux lois de la démocratie.

Le nouveau soldat doit être un «citoyen en uniforme ». Il ne laisse plus ses droits et ses devoirs de citoyen à la porte de la caserne mais les emporte avec lui tout au long de son service militaire. Et s'il estime être privé de ses droits, il peut se plaindre à un Ombudsman, un homme de confiance du Parlement chargé de surveiller l'application des règles démocratiques au sein de l'armée. Cette armée ne peut plus être un Etat dans l'état ou un instrument d'agression aux mains d'un dictateur.

Mais la constitution et les objectifs de la nouvelle armée donnèrent lieu à des luttes farouches entre les «résistants » et les «loyalistes ». Les uns voyaient en Stauffenberg et ses complices les seuls modèles, les autres voulaient inclure dans la Bundeswehr la majorité des anciens officiers restés fidèles à Hitler jusqu'au bout, « pour la patrie et leurs familles ».

Les débats houleux portaient sur des questions telles que celle-ci : Pouvait-on fonder la discipline de la future armée sur des personnages comme Stauffenberg, qui avaient «trahi » leur serment et tenté d'assassiner leur chef, alors que l'Allemagne, dans le contexte de guerre froide, serait peut-être appelée à défendre la Patrie ?

Ces disputes éclatèrent au grand jour en automne 1952 et Adenauer trancha en faveur des «réformateurs », obligeant les «loyalistes » à céder. Mais cette rivalité n'avait pas encore cessé il y a peu.



Les questions étaient encore à la fin des années 90 : La Wehrmacht pouvait-elle transmettre quelque chose à la Bundeswehr ? Si, oui, où devait s'arrêter cette tradition ? La discipline, l'obéissance, la fidélité, l'ordre, le sens du sacrifice, l'honneur même, n'avaient-ils pas été totalement pervertis par l'ancien régime ?

*Ci contre : Theodor Blank*

Fallait-il chasser de la mémoire de l'armée les grands généraux qui s'étaient couverts de gloire ? Rommel, Hartmann, Galland, Mölders, Rudel, Manstein ou encore les commandants héroïques de sous-marins ? Cette dernière question est aujourd'hui tranchée : Seuls quelques noms dont l'attitude envers le dictateur fut sans équivoques ont le droit d'ornez les frontons des casernes. Mais le débat n'en est pas clos pour autant.

#### Sources et liens :

Auguste von Kageneck, «Examen de conscience », éditions Perrin.

[http://de.wikipedia.org/wiki/Axel\\_von\\_dem\\_Bussche](http://de.wikipedia.org/wiki/Axel_von_dem_Bussche)

<http://resistanceallemande.online.fr/attentats/attentats.htm>

[http://www.janmaat.de/m\\_geschichte1.htm](http://www.janmaat.de/m_geschichte1.htm)

<http://www.ena.lu/europe/1950-1956-formation-europe-communautaire/premieres-armes-bundeswehr-monde.htm>

[http://www.cairn.info/resume.php?ID\\_REVUE=HER&ID\\_NUMPUBLIE=HER\\_116&ID\\_ARTICLE=HER\\_116\\_0101](http://www.cairn.info/resume.php?ID_REVUE=HER&ID_NUMPUBLIE=HER_116&ID_ARTICLE=HER_116_0101)

<http://crdp.ac-reims.fr/cinquieme/page30a.htm>

<http://www.bundeswehr.de/portal/a/bwde>

[http://de.wikipedia.org/wiki/Geschichte\\_der\\_Bundeswehr](http://de.wikipedia.org/wiki/Geschichte_der_Bundeswehr)

<http://www.dhm.de/lemo/html/DasGeteilteDeutschland/JahreDesAufbausInOstUndWest/Wiederbewaffnung/>

<http://www.ena.lu/europe/1950-1956-formation-europe-communautaire/eisenhower-creation-union-europe-occidentale-1955.htm>

<http://www.uni-kassel.de/fb5/frieden/themen/Bundeswehr/rose.html>

<http://www.innerefuehrung.bundeswehr.de/portal/a/zinfue>



## LA GUERRE D'UN SPAHI DE LECLERC

*Mahfoud Salek Prestifilippo*

Membre du forum LE MONDE EN GUERRE sous le pseudonyme de Mahfoud06, l'auteur nous démontre dans cet article que la valeur n'attend pas le nombre des années. Agé de 16 ans, il est parti à la rencontre d'un vétéran de la 2<sup>ème</sup> DB et nous livre le parcours de Charles Gaillard, Spahi de Leclerc.

Charles Gaillard est né en Tunisie en 1922. Il a très vite l'envie d'orienter sa vie professionnelle dans la marine et d'entrer dans un arsenal afin de devenir marin dans la marine nationale et réaliser son rêve : Naviguer . Il travaille dans un arsenal où il fait 2 ans de partie technique, il est alors âgé de 20 ans en 1942

Le 8 novembre 1942, les troupes anglaises et américaines débarquent en Afrique du Nord sous le commandement du général américain Dwight Eisenhower, C'est l'opération « Torch ».

Dès le début de la Seconde Guerre mondiale, les colonies françaises de cette région s'étaient placées sous l'autorité du gouvernement de Vichy, lui-même aux ordres de l'occupant allemand. Au moment du débarquement anglo-saxon, l'amiral Darlan, dauphin du maréchal Pétain, se trouve par hasard à Alger où il est venu rendre visite à son fils malade. Il ordonne aux troupes françaises de résister à l'envahisseur.



C'est ainsi qu'à leur arrivée à Casablanca comme à Alger, les troupes anglo-saxonnes se heurtent contre toute attente à une furieuse résistance des troupes françaises. Les Anglo-Saxons craignent que cette résistance de leurs ex-alliés ne permette aux Allemands de se ressaisir et de les renvoyer à la mer.

*Ci contre, quelques souvenirs conservés par M. Gaillard.*

Heureusement, Darlan finit par signer la reddition d'Alger et les Anglo-Saxons obtiennent un arrêt des combats. Malgré ses graves compromissions avec les Allemands, l'amiral reçoit le titre de « haut-commissaire pour l'Afrique du Nord » à l'initiative du président américain Roosevelt .

Darlan sera assassiné à Alger le 24 décembre 1942 par un jeune fanatique royaliste et la fonction de haut-commissaire sera reprise par l'intègre et naïf général Giraud, rival du général de Gaulle. Au cours de l'opération Torch , Charles Gaillard ainsi que tous les autres employés sont mis à la porte. Charles alors en âge d'accomplir son devoir militaire est incorporé dans les Chantiers de la jeunesse où il y passera 8 mois à couper du bois dans les forêts tunisiennes.



Le temps passe, Charles rentre chez lui à Tunis et travaille au Parc d'Artillerie de la ville : Il s'occupe de transformer les véhicules militaires en véhicules civils en les repeignant, ce qui lui vaudra le surnom de : « Jotto le Peintre » par un homme qu'il reverra plus tard dans sa vie : Edmond Presti

La guerre rattrape Charles et il se retrouve dans le 12<sup>ème</sup> régiment de chasseurs d'Afrique où il passe tout ses permis de conduire à l'école militaire, son entraînement se fait à bord de vieux Chars Renault de la Grande Guerre.

*Ci contre, équipage du M8 Greyhound, Mr Giraud se trouve au centre*

L'enthousiasme du jeune homme n'est pas au plus haut, surtout que le 12<sup>ème</sup> Régiment de Chasseurs d'Afrique est encore sous commandement vichyste à cette époque. (NDLR : ce qui, une fois versé à la 2<sup>ème</sup> DB lui vaudra le sobriquet peu flatteur de « Royal Nazi » de la part des unités issues de la France Libre)

Les soldats sont obligés de chanter tous les matins « Maréchal nous voilà ! ». Cela va vite déplaire à Charles qui se trouve alors dans une armée dont l'idéologie n'est pas la sienne. Il déserte le régiment avec quelques uns de ces camarades. Ensemble ils rallient la France Libre en voyageant à bord de trains à munitions, à bestiaux, à marchandise et parvinrent enfin à leur but.

Charles s'adresse à un bureau de recrutement apprenant que ses frères se sont engagés dans la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre, le 3<sup>ème</sup>, Henry dans le premier Régiment de Spahis Marocains. « Je veux rejoindre mon frère » dit-il à un recruteur. « Pas de problème, venez demain matin un camion part » lui répond t'on. Pendant une dizaine de jours le convoi campe dans le désert et tout ce qui s'y rapporte : Journées torrides sous un soleil de plomb et nuits glaciales.

Le convoi prend place dans un train filant vers sa destination finale : Casablanca au Maroc pour rejoindre la 2<sup>ème</sup> DB du général Philippe Leclerc, division en cours de formation et qui attend du matériel 100 % Américain. Pendant 2 mois Charles est chargé de tester les véhicules de l'armée : Dodge, Jeep, etc., tout ce qu'il avait à faire était de s'assurer de la fiabilité de ces véhicules.

Cependant un petit souci arrive : Les gendarmes recherchent Charles et causent des ennuis à ses parents

« Où est votre fils ? » Les parents qui n'ont plus de nouvelles ne le savent pas. En effet, le jeune homme est considéré comme un déserteur du 12<sup>ème</sup> régiment de chasseurs d'Afrique. Alors qu'un jour Charles fait son entraînement quotidien, il voit arriver en face de lui des éléments du 12<sup>ème</sup> régiment de Chasseur d'Afrique.

Il s'en va de suite voir un gradé et lui avoue sa désertion, le gradé lui réponds *Mon petit, t'occupe de rien j'en fais mon affaire* » .

*Ci contre, Charles ( A droite ) et un de ses camarades posant devant un blindés allemand en Alsace , de type Sturmgeschütz 40 Ausf F/8 « Hetzer » .*



Quelques jours plus tard le gradé convoque Charles et le sermonne sans ménagement : « Pourquoi tu m'as pas dit que t'étais Brigadier dans le 12<sup>ème</sup> Régiment de Chasseurs d'Afrique ? ». Finalement, l'incident s'arrêtera là, Charles est désormais affecté au premier régiment de Spahis Marocains, dans un peloton de reconnaissance, il est même chef d'un M8 Greyhound , un véhicule blindé optimisé pour la reconnaissance . Ces futures missions seront d'engager le contact avec l'ennemi.

La 2<sup>ème</sup> DB se rend ensuite à Mers El Kébir , plus précisément à Mascara où elle reçoit la visite du Général De Gaulle . Charles se rappelle très bien de l'attitude du Général . « On arrivait pas à y croire, voir le général De Gaulle en personne, si simple, nous étions tous fatigués , mais lorsque nous l'avons vu nous nous sommes levé , il nous a dit : « Ne bougez pas les enfants, reposez-vous ! » .

C'est peu de temps après cette visite que la 2<sup>ème</sup> DB commença à s'embarquer pour l'Angleterre. Charles faisait parti du premier convoi, les hommes embarquèrent dans des Landing Ship Tank (LST) engins spéciaux conçus pour permettre aux forces alliées de débarquer un maximum de matériel lourd sans toutefois disposer d'installations portuaires. Des nombreux bateaux prennent ainsi la route. Les hommes à l'intérieur du convoi sont curieux de savoir où ils vont, ils ignorent en effet leur destination.

Au bout de 13 jours en mer, vers 6 heures du matin, Charles entends alors parler anglais : En effet le convoi prends pied au sud de l'Angleterre au canal Saint-Georges. Les hommes doivent alors se rendre à Liverpool et Sancy. Un problème se pose pour eux mais il sera très vite réglé : La conduite à gauche !

Commencent alors pour Charles et ses compagnons des journées d'entraînement et quartiers libres tous les jours à 17 heures où les jeunes hommes pouvaient profiter des pubs aux alentours et de la compagnie féminine. Le front s'est ouvert en Normandie depuis le 6 juin 1944, mais c'est dans la nuit du 31 juillet au 1<sup>er</sup> août 1944 que la division Leclerc débarque en France, à Utah Beach. Charles se rappelle très bien de ce mémorable moment, en effet les hommes quittaient l'Angleterre accompagnés par la musique de Glenn Miller.



*Le général Leclerc au milieu de ses hommes en Normandie (Conseil général du Calvados/US Nara)*

Charles passe dans le peloton de reconnaissance du groupement du Capitaine Massu. Le jeune homme sera marqué par la bataille de Normandie où 60 % des pertes de la division ont été dues à des Sherman peu performants face aux Tigres et Panzers allemands.

Un jour, alors qu'une colonne allemande fonçait droit sur la 2<sup>ème</sup> DB, Charles à aperçu dans ses jumelles un side-car allemand avec à son bord 2 Soldats. Ces 2 soldats pensaient apercevoir leurs troupes alors qu'il s'agissait en faite de la division française ! Ils se sont alors précipité tout droit...vers la captivité. Ils ont ensuite servi de guides à la division et l'ont menée à la colonne allemande. Des bombardiers alliés ont fini le travail et ont réduit à néant cette dite colonne.

Un soir, alors que les 4 occupants du M8 Greyhound de Charles étaient stationnés dans un petit village, : « Lenz » alsacien et tireur du blindé maîtrisant parfaitement l'allemand à dit au jeune homme : « Je vais faire un tour et je reviens ». Il est revenu avec 2 prisonniers allemands ! En effet l'homme avait profité de sa maîtrise de l'allemand pour gagner la confiance des 2 soldats avant de brandir sa Thompson derrière eux et les conduire à la captivité.



Un autre jour encore, sous les encouragements de Leclerc qui ne cessait de dire « Plus vite ! », le groupement de Charles découvrit des blindés allemands sabordés, en effet les Allemands avaient prit peur de l'avancée rapide la 2<sup>ème</sup> DB, lorsqu'à la radio l'équipage du M8 entendit :

« Bravo les gars ! Mais vous êtes en pleines lignes allemandes reculez ! » .

Le 25 Août 1944, la 2<sup>ème</sup> DB libère Paris. La division mettra la journée entière pour traverser les champs Elysées, tellement la foule l'acclame ! Charles et ses compères seront invités de partout ! .

Le jeune homme âgé de maintenant 22 ans continue ses glorieuses campagnes. Vient le temps du terrible massif des Vosges où la température descendait jusqu'à - 20 ° « Nos pieds restaient collés aux blindés ! » se rappelle-t-il .

Après la campagne des Vosges il participe à la campagne d'Alsace et libère Strasbourg.

*Ci contre, pendant la libération de Paris*

« Certains allemands se baladaient avec des jeunes femmes quand on est rentré dans la ville ! » . Peu après, Charles ne devait normalement pas être chef de voiture ce jour-là (Une rotation d'1 jour sur 2 était attribuée à l'équipage ) mais un problème technique en a décidé autrement et le jeune homme fût de nouveau en première ligne près de Balgau en Haut-Rhin. C'est ce jour là que le M8 roula sur une mine.

« J'entendit un gros boum du macadam, de la déflagration ! Et puis plus rien, j'étais assommé et tombé sur la culasse du blindé, j'ai repris mes esprits et me suis demandé où était passé l'équipage, j'ai sauté du véhicule et me suis caché dans un fossé, j'avais au moins 300 mètres à faire avant d'arriver aux premiers véhicules de la division et les Allemands tiraient ! C'est alors que le commandant Alexandre et le commandant Massu se sont précipité vers moi : « Ca va petit, t'a rien ? Allez viens ! » . Ils m'ont emmené dans un half-track. »

Peu après cet « accident », les Spahis et le 151e régiment d'infanterie ont nettoyé la Harth le 8 février, 1945 tandis que la 1re division blindée avançait vers le sud, en direction de la tête de pont allemande de Chalampé, tout en effectuant plus au nord la jonction avec des éléments de la 2e division blindée française, près de Fessenheim.

Depuis son accident Charles n'a plus conduit de blindés. Il a décidé de saisir l'opportunité d'une permission / démobilisation et rentra chez lui, la guerre il ne voulait plus en entendre parler. Il sera marqué par des scènes de guerre atroce comme par exemple extraire l'équipage d'un Sherman en flamme :

« On faisait tout pour retirer les pauvres malheureux de la-dedans mais leur peau restait collée à nos mains . C'était trop tard ». Par un heureux hasard, les 4 fils Gaillard rentrèrent indemnes chez eux. Malheureusement cet heureux évènement n'arriva pas à tout le monde, comme ce fut par exemple le cas des frères Niland et Sullivan (Robert, Preston, Francis et Edward). Edward a participé au conflit dans le Pacifique et a été retrouvé à la fin de la ww2 prisonnier des japonais. Quant aux 3 autres frères, ils ont tous pris part au dday: Robert (membre de la 82ème) est mort le 6 juin à Ste Mère; Preston (membre de la 4th US Division) est mort sur Utah Beach le 7 juin. Ils sont d'ailleurs enterrés côte à côte au cimetière de Colleville. Le 4ème frère (Francis) a survécu à la guerre et a été retiré du front de Normandie lorsque l'état major us a appris que ses 3 frères étaient portés disparus. Les 4 frères Sullivan ont été tués au combat et c'est suite à cela que l'état major US a décidé de séparer les 4 frères Niland et de les incorporer chacun dans une unité différente.

Quand j'ai demandé à Charles ce qu'il pensait de la guerre il m'a répondu ceci : « *J'ai fait la guerre parce que je devais la faire, j'avais envie de faire mon devoir comme l'avait demandé De Gaulle lors du 18 Juin 1940. Nous avons perdu une bataille mais nous n'avons pas perdu la guerre. On était jeune, on vivait au jour le jour , c'est pour sa qu'à chaque fin de journée je profitait du peu de liberté que nous avions car qui sais , nous ne savions pas si le lendemain nous saurions toujours en vie . J'ai vu des hommes rentrer le soir et ne pas revenir le lendemain soir.* » .



Charles a reçu la croix de guerre et la citation présidentielle américaine attribuée à toute la division. De 1942 à 1945 en l'espace de 3 ans Charles aura connu la Tripolitaine, l'Algérie, le Maroc, l'Angleterre et la France.

Un commandant d'origine russe peu conventionnel qui était plus à l'aise en donnant des corvées qu'en assurant sur le terrain comme cela a été le cas un jour : Ce commandant devait remplacer un M8 de tête, a l'idée d'être en première ligne l'homme est devenu vert. Il a été radié de la division pour problèmes d'alcool.

Le M8 de Charles était surnommé : « Romania », allusion au gitans, car avec ses compagnons ils mettaient tout ce qu'ils trouvaient dessus (Casseroles, poêles, etc.).

Charles participera également à la réduction de la Poche de Royan en avril 1945. Il L'homme regrettera cependant d'avoir quitté la 2<sup>ème</sup> DB et de ce fait n'avoir pu participer à la prise du nid d'aigle d'Hitler, le Berghof, résidence d'Adolf

Hitler dans l'Obersalzberg, montagne des alpes bavaroises près de Berchtesgaden. Après le Wolfsshanze, son quartier général de l'Est, le Berghof fut l'endroit où Hitler passa le plus de temps durant la guerre.

Charles Gaillard sera à jamais marqué par la réception des anglais : « *Je me rappelle un couple d'un certain âge qui n'hésitait pas à se lever à 3 heures du matin pour préparer du thé chaud et des gâteaux à un homme qui était de garde la nuit ! Maintenant quand j'entends dire des critiques sur les Anglais je fais savoir aux gens que les Anglais sont très serviables* ». Peu après la Guerre Charles s'installe à Paris et se rend dans un magasin Olivetti où il rencontre.... Hugues Presti (Mon père) le fils d'Edmond Presti, ce même Presti que Charles avait rencontré au Parc d'Artillerie de Tunis ! Le hasard a voulu que ces 2 hommes se rencontrent plus tard dans le sud de la France à Cannes. Aujourd'hui Charles mène une retraite paisible. Il fait désormais parti de ces gens anonymes et discrets, qui il y a une soixantaine d'années se sont portés volontaires pour préserver la liberté. Les jeunes générations se doivent de se le rappeler, ne serait ce que pour être fier d'être leurs descendants.

## Sources :

- Entretiens avec Monsieur Charles Gaillard.
- «La 2ème DB : Général Leclerc en France, combats et combattants »
- «C'est nous les Africains» de Dominique Lormier
- «Résistance 1940-1944 », Edition Provence Alpes Côte d'Azur

# TOULOUSE ET LA REGION MIDI PYRENEES SOUS L'OCCUPATION

*Par Lucile Délas*

Plus connue sur le forum sous le patronyme de Sekhmet, Lucile Délas nous livre le résultat de ses études avec la première partie d'un mémoire consacré à l'occupation vécue dans la Région Toulousaine.

## Chapitre 1 : La réaction des Toulousains face à la mobilisation et face à la drôle de guerre

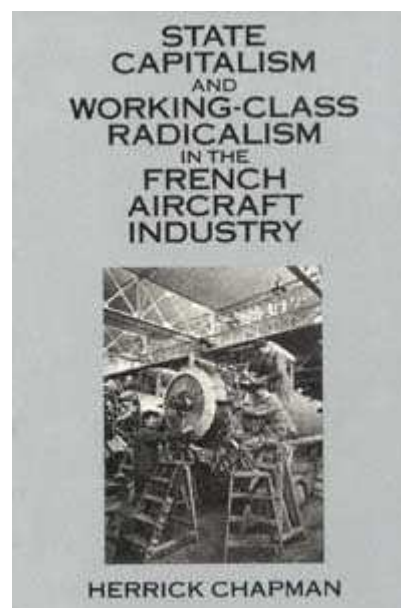
### A - La mobilisation humaine et économique marque l'essor de Toulouse et de sa région

L'Allemagne avait conclu d'un pacte de non-agression avec les Russes quelque mois auparavant, le 23 août 1939, c'est le pacte germano-soviétique. L'Allemagne s'était donc assurée la bienveillance de la Russie et elle a envahi la Pologne le 1<sup>er</sup> septembre 1939, alors qu'elle avait signé avec ce même pays un pacte de non-agression en 1939. Cette invasion a été l'élément qui avait déclenché la Seconde Guerre Mondiale. Les commandements français et britannique avaient adopté une stratégie défensive, pensant que la guerre ne durerait pas, et que la fin du conflit résulterait des conséquences d'une guerre économique qui ne pouvait leur être que profitable. L'État-Major français avait également tenu à respecter la neutralité de la Belgique, et il était convaincu qu'il n'y aurait pas d'offensive sur la ligne Siegfried. Il préférait s'appuyer sur la ligne Maginot et sur le corps de bataille qui était étendu des Ardennes à la Mer du Nord. Il souhaitait « ménager le sang de la France ». (CUBÉRO (JOSÉ), *La résistance à Toulouse et dans la région 4, Édition sud Ouest, 2005*)

À la suite de la mobilisation des forces humaines, la mobilisation économique était en plein essor dans la région de Toulouse. La vocation de ce lieu était avant tout une vocation majoritairement agricole, mais elle possédait (et possède toujours) également un pôle industriel important. Des zones géographiques se sont créées sur l'extraction du charbon comme les villes de Decazeville et de Carmaux. À Mazamet, les mégisseries étaient les activités industrielles et commerciales de cette ville. À Castre on travaillait le textile ; à Graulhet c'était le travail du cuir, activité qui avait été inspiré pendant la Révolution Industrielle au XIX<sup>ème</sup> siècle.

Dans le département des Hautes-Pyrénées, la chaîne des Pyrénées était dotée d'une riche énergie. La guerre franco-Allemande de 1870-1871 a déclenché le repli des ateliers militaires de Meudon, ce qui avait encouragé l'implantation de l'arsenal militaire de Tarbes. Au début du XX<sup>ème</sup> siècle, grâce à l'énergie hydroélectrique, la région toulousaine a connu un essor industriel important, avant le développement lié à la Première Guerre Mondiale : des productions d'armement de la poudrerie, de la cartoucherie ou bien de la fabrication des avions.

*Ci contre, à droite, Usine Latécoère à TOULOUSE.*



Dans le département des Hautes-Pyrénées, les différentes unités de l'arsenal faisaient travailler jusqu'à 16 000 personnes, alors qu'à Pierrefite, non loin des usines hydrauliques de Soulom, l'établissement pouvait livrer de l'acide nitrique pour la fabrication des explosifs. Au même moment, les industries pour la défense nationale avaient commencé à voir le jour à Lannemezan. Le pôle aéronautique toulousain s'était développé grâce à Latécoère et à Dewoitine. L'Office National Industriel de l'Azote, avec l'implication de l'État, fournissait les engrais pour la région.

La guerre, en 1939, encourageait l'économie pour la ville de Toulouse et de sa région. En effet, à Toulouse, la décision du Front populaire souhaitait nationaliser les industries liées à l'armement, et ce plan était accompagné par une décentralisation de l'industrie aéronautique, fortement concentrée dans la région de Paris. La Société Bréguet s'était implantée dans la ville avant d'être prise par Latécoère sur le lieu de Montaudran. En vertu de la loi sur la nationalisation des industries de guerre, la société Dewoitine avait pris le nom de Société Nationale de construction aéronautique du Midi. La S. N. C. A. M. avait lancé ses industries sur les sites de Blagnac et de Plaisance-du-Touch. Elle s'était développée dans les chasseurs Dewoitine D 250, à partir du 31 octobre 1939. Avec la signature de l'Armistice, le 22 juin 1940, les usines n'avaient produites que 437 avions dont 200 qui avaient été utilisés dans les combats de mai-juin 1940.

Dans les usines d'armement travaillaient des ouvriers et des techniciens venant du nord et de l'est de la France et qui avaient fui. D'autres personnes faisaient partie de la main-d'œuvre de l'usine comme par exemple : des femmes, des ouvriers qualifiés provenant des camps d'internement du Midi avec notamment des républicains espagnols, des vietnamiens incorporés et désignés comme Annamites.

Tarbes était un autre pôle militaro-industriel et les productions de guerre avaient accéléré avec l'avancé du conflit. À l'Arsenal, de nouveaux ateliers étaient sortis de terre. Il s'agissait d'usines de précisions, de fulminate, cartoucherie. En 1938-1939, un bâtiment de pour la production et le chargement d'obus avait été construit à Lannemezan. Ces constructions importantes d'usine pour la guerre avait nécessité une forte demande d'embauche de main-d'œuvre. Les effectifs de travailleurs dans la ville de Tarbes étaient passés de 2 324 de personne au 1<sup>er</sup> septembre 1939 à 7685 en décembre de cette même année, et en juin 1940, on pouvait compter 12 127. Tous les ouvriers voulant travailler étaient bon à prendre, on recrutait parmi les anciens ouvriers, aux affectés spéciaux, aux requis civils, aux compagnies de renforcement, aux étrangers notamment espagnol qui se trouvaient dans les camps d'internement des Pyrénées-Atlantique comme le camp d'internement de Gurs par exemple. L'Arsenal avait aussi le contrôle des Chaudronneries des Pyrénées qui avaient fait l'objet d'une réquisition, et elle devait produire des affûts de canon.

La guerre était un facteur pour replier les entreprises du grand Nord qui se trouvaient assez proche de la frontière. Il s'agissait des entreprises privées comme Ratier, qui s'était installé à Figeac, ou la Compagnie Général d'Électricité à Villemur-sur-Tarn. Il pouvait s'agir également d'entreprises publiques comme par exemple : l'Établissement de recherche aéronautique. Des industries, qui se trouvaient à Paris et dans sa région, s'étaient repliées dans le sud et la région de Tarbes, parce qu'elles se situaient dans une zone stratégique, mais très vulnérable. Vers la fin 1938, la société Alsthom voulait faire restaurer ses bâtiments de Séméac et Soues, dans les environs de Tarbes, mais Alsthom avait décidé de transférer la négociation à Belfort et le développement de l'appareillage se construirait à Paris, à l'aube de la guerre. Cet entreprise fut un désastre, mais l'État s'était permis de reprendre les usines désaffectées de Séméac et Soues et de l'intégrer dans le programme de Caisse de compensation au profit de la décentralisation de l'aéronautique. Hispano-Suiza s'était installé dans les bâtiments et il y produisit des moteurs d'avions en série pour l'armée française. À Compter de décembre 1939, cette nouvelle entreprise était au nombre de 1 700 employés

environs. Cette aptitude s'était encore consolidée avec l'installation à Ossun d'une antenne de la S.N.C.A.M.



L'industrie automobile n'était pas en reste, en effet, elle avait participé l'impulsion avec les firmes Panhard et Rosengart. Elle avait établi ses constructions dans les bâtiments Forges et les ateliers Pyrénées se situaient à Tarbes. En l'espace de quelques mois à peine et grâce à l'emploi d'ouvriers parisiens repliés, la capacité de production fut de 10 000 véhicules.

*Sabotage d'un train allemand*

## **B - La région toulousaine face à la drôle de guerre**

En plus d'une mobilisation humaine et économique, la France s'était installée dans une drôle de guerre. La drôle de guerre s'était caractérisée par l'inactivité, qui a pour but de briser le moral des soldats, et d'endormir l'opinion publique. La France devait de regrouper ses forces qui étaient en poste à la frontière, alors que la presse évoquait les actes de barbarie allemande. Le gouvernement français s'était donc demandé, si cela valait encore la peine de se battre pour la Pologne, qui avait déjà perdue et qui était meurtrie.

Cependant dans le monde de la presse, une étrange atmosphère régnait. Les journaux retranscrivaient l'optimisme que le gouvernement souhaitait préserver et dénonçaient les racontars, souvent porteurs de rumeurs. Les récoltes avaient été ramassées dans les temps avec l'apport de main-d'œuvre réquisitionnées, comme par exemple : des hommes en permission en passant par des personnes détenues dans des camps d'internement. Les réquisitions des produits de toutes sortes, au profit de l'armée, avaient entraîné l'inflation des prix, bien que les populations venant du nord de la France continuaient à arriver au cour de l'hiver 1939-1940.

Depuis longtemps, un plan d'évacuation, qui avait été conçu pour les populations frontalières de l'Alsace et de la Lorraine, avait été exécuté, ce qui justifiait un mouvement massif de population dans les régions du sud de la France.

Les villes et villages de la région de Toulouse, comme dans la plupart des départements français, avaient mis en place des structures d'accueils. Par exemple dans le canton de Riscle, 2 000 châlits et 300 calorifères avaient été construits et répartis dans les différents centres d'hébergement prévus.



*Marc Birkigt, patron d'Hispano Suiza*

Pendant l'hiver 1940, en janvier, les températures étaient descendues en dessous de  $-16^{\circ}\text{C}$ , et la France toute entière était en pénurie de charbon. 260 orphelins venant de Colmar avaient été hébergés dans des bâtiments de colonies de vacances de Bagnères-de-Bigorre et de Cauterets dans les Hautes-Pyrénées. La population de la ville de Tarbes, par la mobilisation économique et l'arrivée des évacués (les réfugiés n'entrant pas encore en ligne de compte), avait considérablement augmenté. En l'espace de quelques mois, elle s'était accrue de 35 000 à 50 000, voir même 55 000 habitants. Le prix de toutes habitations, de la location d'une chambre simple au taudis, avait suivi l'inflation. À Toulouse, la ville avait vu son nombre d'habitants multiplier, alors que les mobilisés pour la guerre en 1939 était inférieur à celui de 1914. Les Toulousains continuaient de s'accroître avec la venue d'Espagnols qui avaient leur pays au moment de la guerre d'Espagne. Toulouse comptait 213 000 habitants en 1936, mais le dénombrement n'était pas fiable. En effet, à la fin du mois de mai 1940, la ville totalisait 260 000 habitants, donc avant l'Exode de mai-juin 1940, mit sur les routes environs 10 million de personnes.

Cependant, Toulouse et sa région, avec les difficultés liées à la vie quotidienne, la venue des personnes fuyant l'approche des Allemands vers la France, s'étaient installées dans une logique de non-guerre, trait caractéristique de la drôle de guerre. Une réunion avec le comité économique s'était réunie le 6 mai 1940 dans la chambre de commerce et d'industrie de Toulouse. Tous les représentants des chambres de commerce de la région économique de Toulouse et des Pyrénées s'y trouvaient. Les modalités de discussions ne parlaient pas de la mobilisation économique, mais ils voulaient une restitution de main-d'œuvre pour les domaines du commerce et de l'industrie destinée à la défense nationale.

### Glossaire

**Annamites** : « vient de Annam, ancien empire indochinois » op. cit. MOURRE (MICHEL), Dictionnaire encyclopédique Mourre en 5 volumes, seconde édition, bordas, Paris, 1998, p.298

**Calorifères** : « appareils de chauffages » op. Cit. REY (ALAIN), REY (JOSETTE), Le nouveau petit Robert, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Dictionnaire Le Robert, Paris, 2001, p.326

**C. C. I.** : Chambre de Commerce et d'Industrie

**Fulminate** : « sel détonant de mercure ou d'or, obtenu par action de l'ammoniaque sur un chlorure ou oxyde de ces métaux. » op. cit. REY (ALAIN), REY (JOSETTE), Le nouveau petit Robert, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Dictionnaire Le Robert, Paris, 2001, p. 1100

**Mégisserie** : « Art de préparer les cuirs utilisés en ganterie et pelleterie. Industrie, commerce de peaux mégis. Lieux où l'on exerce cette industrie, ce commerce » op. cit. REY (ALAIN), REY (JOSETTE), Le nouveau petit Robert, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Dictionnaire Le Robert, Paris, 2001, p. 1546

**ONIA** Office National Industriel de l'Azote

**S. N. C. A. M.** : Société Nationale de Construction Aéronautique du Midi

### Sources

- CUBÉRO (JOSÉ), La résistance à Toulouse et dans la région 4, Édition sud Ouest, 2005

- MOURRE (MICHEL), Dictionnaire encyclopédique Mourre en 5 volumes, seconde édition, Bordas, Paris, 1998

- REY (ALAIN), REY (JOSETTE), Le nouveau petit Robert, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Dictionnaire Le Robert, Paris, 2001, p.326



# CANADIENS EN ITALIE

*Par Eric Giguère*

## 2ème partie : Ortona : La petite Stalingrad

Les combats en Sicile ont coûté 12 843 hommes aux Anglais et aux Canadiens: 2 721 morts, 2 183 disparus et 7 939 blessés. Du côté des Etats-Unis, 9 968: 2 811 morts, 686 disparus et 6 471 blessés. Les Britanniques estiment à 164 000 les pertes de l'Axe. Nous connaissons le chiffre d'un peu plus de 100 000 hommes qui ont réussi à évacuer vers l'Italie continentale. Du 17 au 24 août 1943, les Alliés se sont entendus sur la conduite ultérieure de la guerre pendant la Conférence de Québec (dite du Quadrant) alors que Winston Churchill, Franklin D. Roosevelt et William Lyon Mackenzie King se réunissaient au Château Frontenac. Les événements se succèdent ensuite avec la signature secrète de l'armistice italienne le jour même où la 8è armée de Montgomery traverse le détroit de Messine, le 3 septembre, dans le but d'occuper Reggio di Calabria. Les Canadiens font partie de cette 8è armée britannique.

### ORGANIGRAMME

#### 1<sup>ère</sup> DIVISION D'INFANTERIE CANADIENNE

(Commandant: **Guy Simonds,**

**Christopher Vokes à partir de novembre 1943)**

- Saskatoon Light Infantry (Mitrailleuses)

#### 1ère BRIGADE:

- The Royal Canadian Regiment

- The 48th Highlanders of Canada (Toronto)

- The Hastings and Prince Edward Regiment (Hasty P's)

#### 2ème BRIGADE:

- Princess Patricia's Canadian Light Infantry

- The Loyal Edmonton Regiment

- The Seaforth Highlanders of Canada (Vancouver)

#### 3<sup>ème</sup> BRIGADE:

- Le Royal 22è Régiment

- The Carleton and York Regiment

- The West Nova Scotia Regiment

#### BLINDÉS:

- 1er Régiment d'autos blindées (Royal Canadian Dragoons)

#### 1È BRIGADE BLINDÉE:

(Commandant: R.A. Wyman)

- The Calgary Regiment

- The Ontario Regiment

- Le Régiment de Trois-Rivières

#### ARTILLERIE:

- 1er Régiment de campagne

- 2ème Régiment de campagne

- 3ème Régiment de campagne

- 1er Régiment antichars

- 2ème Régiment de D.C.A. légère

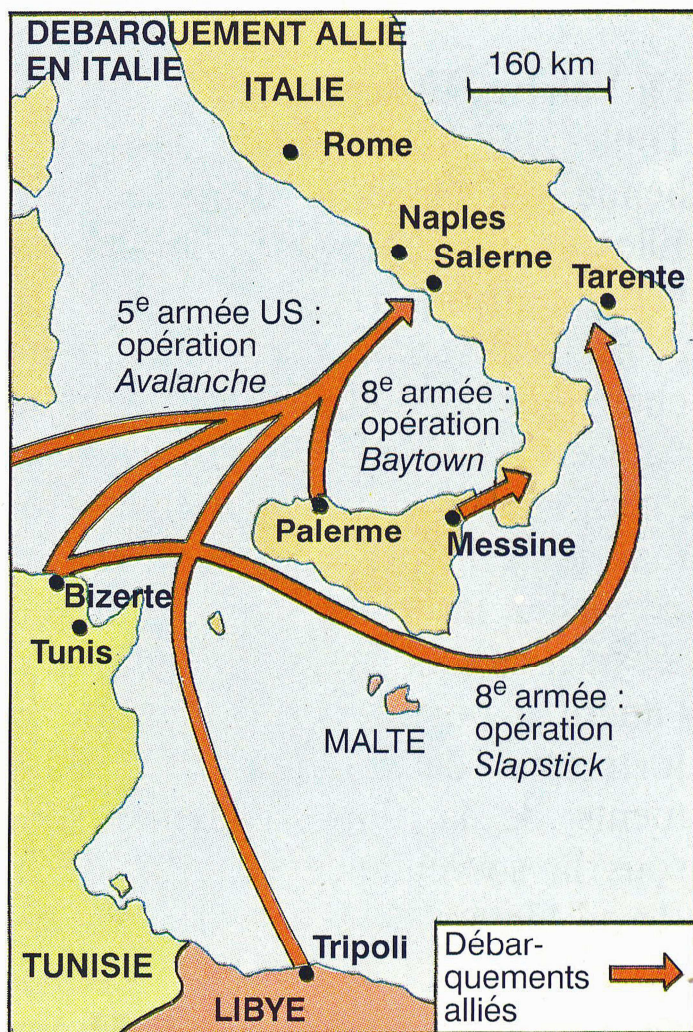
Ils ne rencontrent pas beaucoup d'opposition puisque les troupes italiennes, ignorant probablement tout de l'accord secret, se replient vers les collines pour échapper au pilonnage en règle qui précède le débarquement. Le seul bataillon allemand présent dans les parages, faisant partie de la 29è division de panzer grenadiers, s'est réfugié dans les montagnes avant l'arrivée de l'armée de Monty. Rodolphe Cormier nous confirme: «Le débarquement sur les côtes d'Italie fut plus facile parce que les Allemands le voulaient comme ça. Ils se préparaient plus loin à l'intérieur.» En effet, Kesselring et Rommel ont fait établir des lignes de défenses plus au nord de la botte italienne. Les Allemands se sont replié derrière un travail de démolition méthodique des sapeurs qui pulvérisent ponts et voies ferrées, et minent les routes afin de compliquer la tâche de leurs poursuivants.

Le général Dwight D. Eisenhower annonce officiellement l'armistice le 8 septembre à 18h30, deux heures avant le début des opérations américaines à Salerne, par un message enregistré sur les ondes de la radio italienne. Les Allemands avaient prévu cette trahison italienne et des renforts commençaient déjà à

affluer vers le sud de l'Italie. Le lendemain, les Américains (5è Armée) débarquent à Salerne pendant que les Britanniques (8è Armée) s'emparent du port de Tarente. Les combats durent plusieurs jours. Plus au sud, la 1ère Division canadienne avance péniblement le long du littoral jusqu'au golfe de Tarente avant de bifurquer au nord afin d'opérer sa jonction avec la 5è Armée américaine. Une force spéciale sous le commandement du lieutenant-colonel M.P. Bogert (West Nova-Scotia Regiment) entre dans Potenza le 20 septembre.

Les Canadiens filent ensuite vers Campobasso. Le terrain est tellement accidenté entre les deux villes qu'on doit avoir recours aux mulets pour transporter le matériel. Les 7 et 8 octobre, le Carleton and York déplore 12 morts et 16 blessés en 24 heures au cours de batailles visant à prendre le village de Gambatesa qui se trouve sur sa route. Campobasso tombe le 11 octobre et les troupes sont récompensées par un concert de la célèbre Deanna Durbin, native de Winnipeg. À la mi-novembre, le Royal 22<sup>e</sup> Régiment libère le village de San Pietro que les Allemands ont rasé avant de retraiter. Pius Girouard, du Royal 22<sup>e</sup>, nous raconte la misère des civils italiens: «Quand nous avons fini de manger dans un champ, les femmes arrivaient et ramassaient toutes les miettes dans leurs tabliers. Ça faisait pitié, mais nous ne pouvions pas leur donner à manger parce que nous ne mangions pas trop nous-mêmes.» Les Allemands se sont retranchés derrière la ligne Bernhard qu'ils se doivent de tenir quoiqu'il

advienne. Elle traverse la péninsule italienne de part en part de Gaète à l'ouest jusqu'à Ortona à l'est.



La 1<sup>ère</sup> Division canadienne reçoit l'ordre de pousser vers le nord pour traverser les rivières Sangro et Moro. Kesselring y a dépêché des troupes fraîches et aguerries afin de bloquer le passage aux troupes alliées. Un important carrefour doit être défendu coûte que coûte. Il relie les routes venant du sud (Orsogna et San Leonardo) à celles se dirigeant vers le nord (Ortona et Villa Grande). Les armées alliées continuent leur progression vers le nord et la 8<sup>ème</sup> Armée prend la crête qui domine la vallée de la Sangro. Les Allemands se sont retranchés derrière la rivière Moro. Le 6 décembre, l'attaque est lancée contre cette position fortement défendue. Un barrage d'artillerie et de mortier oblige les Canadiens à retraiter. Au bout de quatre jours de combats incessants, la Moro est finalement franchie et les Seaforth Highlanders, montés sur les chars du Calgary Regiment, s'approchent de San Leonardo. Il ne reste que cinq chars au Calgary Regiment quand il parvient enfin à entrer dans le village. 12 panzers pénètrent du côté est pour repousser cette attaque, mais, malgré son infériorité numérique, le Calgary Regiment tient bon.

De son côté, le Hasty P's a réussi également à établir une tête de pont et à repousser les attaques ennemies sur la rive nord. Le 9 décembre en début de soirée, San Leonardo appartient aux Canadiens. Du 11 au 13 décembre, le Carleton and York et le West Nova-Scotia Regiment se lancent à l'assaut du carrefour (appelé «Cider») tant convoité où se trouvait une maison de ferme: Casa Berardi. La Wehrmacht refuse de lâcher prise et c'est finalement au bataillon de réserve (Royal 22<sup>e</sup>) de la 3<sup>ème</sup> Brigade, soutenu par 8 Sherman du Ontario Regiment qu'on confie la tâche de prendre les positions ennemies situées de l'autre côté d'un ravin. La 90<sup>ème</sup> Panzer Division y est embusquée mais on ignore à ce moment qu'elle a reçu le renfort de parachutistes aguerries. La compagnie C du capitaine Paul Triquet essuie un barrage d'artillerie. Triquet, seul officier encore debout, dit à ses hommes: «L'ennemi est devant nous, derrière nous et sur nos flancs. Il n'y a qu'un endroit sûr : l'objectif. » Il réussit à prendre casa Berardi, mais sa situation est désespérée car il ne lui reste que 15 hommes en état de combattre avec seulement 4 chars de l'escadron C de l'Ontario Regiment. Mais Triquet s'entête: «Ils ne passeront pas !» La Compagnie B du Royal 22<sup>e</sup> arrive en renfort et les Canadiens tiennent bon. Le Québécois natif de Cabano se méritera la Victoria Cross, devenant ainsi le premier Canadien-Français à obtenir la prestigieuse décoration. Lors de ces combats qui s'éternisent jusqu'au 19 décembre, le sympathique acadien Pius Girouard est blessé grièvement quand atteint par un projectile à la gorge: «Ce sont des Allemands que nous avons faits prisonniers qui m'ont ramassé. Je ne pouvais plus parler mais je les entendais.



Des soldats du Carleton and York  
dans les rues de Campobasso, en Italie, le 23 octobre 1943.  
*Archives publiques du Canada, PA 114482.*

*Ils m'ont emmené dans une bâtisse où il y avait 18 autres blessés.» Malgré tout ce que les Canadiens avaient enduré jusqu'ici, le pire restait à venir:*

## Le calvaire d'Ortona :

Contrairement à ce que Monty pensait, les Allemands, avec entre autres la 1<sup>è</sup> Fallschirmjager division, attendaient les Canadiens de pied ferme dans Ortona et non dans des positions situées plus au nord. Le 20 décembre, la 2<sup>è</sup> Brigade s'approche de la ville côtière et le lendemain, le Loyal Edmonton Regiment y fait son entrée. Laissons le correspondant de guerre de Radio-Canada, Matthew Halton, décrire ce qu'il ressent: «J'ai passé aujourd'hui plusieurs heures dans Ortona. Si ce n'était pas l'enfer, c'était vraiment l'anti-chambre de l'enfer. Environné de fracas et de feu, je me trouvais au centre d'un ouragan de dévastation. Les pièces de nos chars rangés sur la place et les mortiers de l'ennemi semblaient réduire la ville en miettes.» Henir Mazerolle du Carleton and York: «À Ortona, il s'en est fait tué 45 en 10 jours. Nous n'étions plus que neuf dans la Compagnie B.» Les soldats canadiens deviennent des spécialistes des combats urbains, maison par maison, ils doivent déloger l'ennemi. Lorsque les canons de 6 pounder ne peuvent percer les murs des bâtiments, les artilleurs visent les fenêtres de façon à faire ricocher l'obus à l'intérieur pour créer le maximum de dommages. L'infanterie passe d'un immeuble à l'autre par les ouvertures créées dans les murs mitoyens à coups de pics et d'explosifs.

Le capitaine Bill Longhurst du Loyal Edmonton Regiment innove en créant la tactique du "trou de souris". Elle consiste à sécuriser le rez-de-chaussée d'un édifice et à envoyer un pionnier au dernier étage pour faire sauter le mur de l'immeuble voisin avec du plastique explosif disposé en charge creuse; les soldats se ruent alors par cette ouverture et nettoient la maison à partir de l'étage supérieur. La grenade devient indispensable et précède chaque incursion dans les brèches. Les Allemands répliquent en piégeant les maisons avec des mines et des bombes à retardement. La dynamite devient un outil voire une arme de prédilection d'un côté comme de l'autre. Les chars sont frappés à bout portant par les canons camouflés dans les murs et les décombres. On s'explique mal l'acharnement des Allemands à défendre la petite ville, mais les Canadiens semblent aussi résolus qu'eux à ne pas lâcher prise. Pendant plusieurs jours les combats font rage et le Loyal Edmonton Regiment ainsi que le Seaforth Highlanders passent Noël à Ortona où un repas des Fêtes est servi à l'église Santa Maria di Constandinopoli. Les Canadiens vont manger par petits groupes car aucune trêve n'est à l'ordre du jour. Le Carleton and York, qui a consolidé ses positions à l'extérieur de la ville, n'est pas à l'abri pour autant. Rudy Cormier de la Compagnie D témoigne: «Le jour de Noël, nous étions au croisement en dehors d'Ortona et tout allait bien jusqu'au midi. Nous devions avoir de la dinde et une bière pour le dîner de Noël. C'est alors que les Allemands ont commencé à nous bombarder avec l'artillerie. Il y a eu des morts et des blessés. Les Allemands savaient que nous serions ensemble pour Noël.» Quant à lui, Henri Mazerolle de la Compagnie B nous explique: «J'étais en arrière d'une petite cabane dans une tranchée lorsque la cabane fut écrasée par un coup d'obus d'un de nos canons de 25 livres. Je fus enterré dans ma tranchée. Il y avait des roches et de la terre par-dessus moi. Je suis resté assommé pendant une heure et quart et lorsque je me suis levé j'avais la bouche pleine de terre. Les gars près de moi croyaient que j'étais mort. Après qu'ils m'eurent sorti de ma tranchée, le docteur voulait m'envoyer en arrière. Je n'ai pas voulu, mais j'ai demandé quelques jours pour reprendre mes sens. Je suis revenu à ma compagnie par après.»

Le 27 décembre, les Princess Patricia et un escadron du Régiment de Trois-Rivières sont dépêchés en renfort. Les parachutistes allemands exténués ne peuvent tenir plus longtemps sans relève et ils quitteront la ville pendant la nuit. Les pertes sont énormes du côté canadien avec 3 000 tués et blessés en décembre seulement. Environ 650 hommes sont perdus à Ortona; 1 375 en tenant compte des combats précédents aux alentours, soit 25% des pertes canadiennes pendant toute la campagne d'Italie. À Ortona seulement, le Loyal Edmonton Regiment perd 172 hommes dont 63 tués, et 103 hommes dont 41 tués chez les Seaforth Highlanders. Bien sûr, les pertes et la durée des combats n'ont rien à voir avec ce qui s'est passé à Stalingrad; mais la férocité des combats et la façon dont ils ont été menés, la volonté de ne rien céder, ainsi que l'état de ruines dans lequel s'est retrouvée la petite ville italienne lui ont mérité le surnom approprié de "Petite Stalingrad".

Sources: [www.junobeach.org](http://www.junobeach.org)

La Seconde Guerre mondiale, Larousse\_Paris-Match

Le Canada en guerre, documentaire de l'ONF

Chronique de la Seconde Guerre mondiale, Éditions Chronique

«J'ai vécu la guerre.» Ronald Cormier, Éditions d'Acadie

## DAKAR, OPERATION MENACE

*Par Thierry Giraud*

Amateur éclairé d'histoire, Thierry Giraud est membre du forum LE MONDE EN GUERRE sous le pseudo Titie007. Il propose son premier article autour d'un thème assez peu connu et pourtant lourd de conséquences pour le chef de la France Libre. De Gaulle, au travers de l'échec de Dakar, s'attirera la méfiance des chefs alliés, pour qui ce coup de main avorté témoignera de capacités militaires médiocres. Après Dakar, un bras de fer opposera De Gaulle à ses partenaires alliés, ce jusqu'à la Libération.

### La faiblesse de De Gaulle.

Lorsque De Gaulle arrive en Angleterre, en juin 40, c'est un homme seul et relativement peu connu, qui vient juste d'être nommé général de Brigade, à titre temporaire. Son appel du 18 juin passe quasiment inaperçu et les ralliements à sa cause, seront très faibles. De Gaulle n'a ni le prestige militaire d'un Noguès, commandant en chef des forces militaires en Afrique du Nord, ni d'un Darlan, qui commande la flotte, ni du généralissime Weygand. Il n'est pas, non plus, une personnalité politique de premier plan, comme Mandel, Herriot ou Paul Reynaud ! D'ailleurs, Churchill et les anglais, malgré leur soutien à de Gaulle, essaieront de rallier des personnalités plus prestigieuses, comme les deux surcités, mais proposeront de même à Catroux, ancien gouverneur militaire de l'Indochine, rallié à de Gaulle, la place du général ! Notons aussi que Vichy, qui maintient quelques contacts souterrains avec Londres, notamment par le biais de la fameuse mission Rougier, pour maintenir un statu quo dans les colonies, pose comme condition première à tout accord avec les anglais, l'élimination de De Gaulle, féroce haï par les caciques militaires vichystes, notamment par Weygand !



### L'Empire, salut des gaullistes !

Faible numériquement, inexistant politiquement, puisqu'aucun pays, à part l'Angleterre, ne reconnaît cette organisation, alors que le gouvernement de Vichy est reconnu par tous les grands pays, des USA à l'URSS, le salut de De Gaulle vient du soutien indéfectible de Winston Churchill qui aboutira aux accords du 7 août 1940, qui créera, de facto, les Forces Françaises libres, qui seront financées au début par les subsides anglais, et pourront comprendre des unités navales, terrestres et aériennes.

Mais aussi et surtout de l'Empire. Le général est un roi sans territoire, et seul le domaine impérial pourrait lui donner une assise territoriale, des richesses en hommes et en matières premières, propre à renforcer sa légitimité et son utilité auprès des anglais et des autres pays du concert international.

*Ci-contre, le général de Gaulle en 1940*

### Les Trois Glorieuses gaullistes.

L'Afrique du Nord étant imprenable par les forces anglo-gaullistes, sauf ralliement improbable d'un Noguès ou d'un Weygand, seuls les territoires éloignés de la métropole, comme l'AEF, l'AOF, l'Indochine ainsi que les territoires outre-mer sont "potentiellement" ralliables.

Dès l'armistice, l'AEF, par le biais du gouverneur général du Tchad, Félix Eboué, connaît une certaine agitation, préférant le combat à la soumission. Vichy, devant cette menace de sécession va envoyer l'amiral Platon pour une tournée des capitales de l'AEF, dans le but de renforcer les liens avec la métropole vichyste. On change les hommes, et le général Husson est promu gouverneur général de l'AEF au lieu et place de Pierre Boisson, nommé à Dakar.

Si il n'a pas le nombre souhaité, de Gaulle dispose d'une petite équipe de qualité et fortement motivée :

- le capitaine de Hautecloque, évadé de France et devenu le commandant Leclerc.
- le lieutenant de réserve de Bois Lambert, rallié de la première heure.
- le commandant Parant.
- le colonel de Larminat, dépêché de Léopoldville et le commandant d'Ornano.
- Félix Eboué et René Pleven.

Le 26 août, Pleven et d'Ornano se posent à Fort Lamy, où Eboué les accueille avec les honneurs militaires ! Le ralliement du Tchad à la France Libre est proclamé !

Le Cameroun se rallie dans la foulée, le 26 et 27 août, sous l'action de Leclerc de Boislambert avec quelques dizaines de volontaires.

Enfin, une mission audacieuse du capitaine Delanche, commandant le bataillon Sara du Tchad méridional passe aux actes le 28 août, en investissant, à Brazzaville, le PC du très vichyste général Husson. De Larminat est alors reçu par le très gaulliste médecin général Sicé et se proclame aussitôt gouverneur général d'une AEF devenue en majeure partie un fief gaulliste, l'Oubangui-Chari puis le Gabon, se rallieront par la suite.

En plagiant Churchill, on pourrait dire que jamais le sort d'une organisation n'a tenu à l'action d'aussi peu d'hommes ! L'action déterminée de quelques dizaines de gaullistes a suffi à faire basculer un territoire plus vaste que la métropole ! Ces trois glorieuses, vont donner une légitimité nouvelle de la France libre auprès du protecteur anglais !

### La réaction vichyste.

L'autorité et la légitimité de Vichy va se trouver mis à mal par cette sécession de l'AEF. Les deux atouts du régime sont la flotte et l'Empire. Si une partie de l'Empire passe à l'ennemi, le régime vichyste va se trouver en position de faiblesse face à l'Allemagne dans un futur Traité de paix. La sécession gaulliste remet en cause la légitimité du maréchal ce qui est une crise de lèse-majesté ! D'où la détestation des gaullistes dans les hautes sphères militaires maréchalistes, notamment par un Weygand, qui aurait même affirmé qu'il étranglerait de Gaulle de ses propres mains ! Haine contre le général qui sera pérenne, et qui aboutira, entre autres, à l'issue fatale de l'opération Menace mais aussi au conflit franco-français en Syrie ! La réaction vichyste à Dakar trouve ses origines dans ce camouflet impérial subi par Vichy !

### L'or de l'AOF.

Au-delà de l'aspect purement politique, Dakar et l'AOF ont un autre intérêt qui n'est pas mineur. Une partie des réserves d'or de la Banque de France, mais aussi polonaises et belges, se sont retrouvées, en juin 40, sur des navires français en direction de Dakar. De là, ils ont été placés en sécurité à Thiès, à une centaine de kilomètres dans l'intérieur. S'approprier un pactole d'une valeur de 60 à 70 millions de francs de l'époque, ne serait pas inutile pour la cause alliée.



*Chars FFL Renault R35 au Gabon*

### Dakar, un gros morceau !

Mais il est vrai que Dakar est un gros morceau . 3 régiments de tirailleurs sénégalais, un régiment d'artillerie coloniale stationnent aux abords de la ville. Les batteries côtières du Cap Manuel, de Bel Air, de Rufisque, du Cap Vert, de Yof, des Mamelles ou de l'île de Gorée alignent des pièces de 240, 155, 138 et 95. Deux escadrilles de chasse équipées de Curtiss, sont basées à Ouakam, et un groupe de bombardement constitué de Glenn-Martin est basé à Thiès.

Il faut, en plus, compter avec la marine. Le Richelieu est à quai avec ses pièces de 380 et il n'est pas le seul ! Près de lui, un torpilleur, 3 patrouilleurs, 6 avisos, 3 sous-marins (Ajax, Persée, Béveziers). Elle sera renforcée, comme on le verra, par une Force Y, dépêchée de Toulon pour intervenir en AEF, notamment au Gabon, qui s'amarrera à Dakar le 14 septembre. Elle compte 3 Croiseurs (Gloire, Montcalm, Georges Leygues) et sera bientôt rejointe par la 10e Division de contre-torpilleurs (Fantasque, Audacieux, Malin).

### L'improvisation de l'opération Menace.

Si le Premier Ministre anglais a, tout de suite, été séduit par cette opération, il n'en était pas de même pour ses généraux et amiraux !

L'amiral Dudley Pound, Premier Lord de la Mer, est circonspect quant aux chances de succès de l'opération, mais Churchill balaie les hésitations de ses militaires.

Le projet ne recueille donc, qu'une unanimité de façade et ce facteur va peser lourd dans la suite des événements. Placés devant le fait accompli par Churchill, les militaires ne montrent qu'un empressement limité à associer de Gaulle à leurs opérations. Entre français et anglais, la coordination se fait mal. Le facteur temps est bientôt presque oublié.

Le vice-amiral Cunningham et le major général Irwin sont nommés commandants en chef de l'expédition. Les dysfonctionnements n'en continuent pas moins. Une scène violente éclate lorsque leur porte-parole explique à Churchill, furieux, que le projet n'a de chances de réussir qu'"avec la coopération franche et loyale de l'ennemi, ce qui ne nous paraît pas être une base très sûre pour l'établissement du plan", notera le maréchal de l'air sir John Stessor, directeur de la planification.

Tenu à l'écart des préparatifs, ne recevant des services, ne recevant des services compétents que les informations strictement indispensables, de Gaulle n'a d'autre solution que de se forcer à l'optimisme, comme en témoigne cette note remise à Spears, le 19 août, un document capital qui atteste, sans discussion possible, les responsabilités du chef de la France Libre dans la mise au point du plan de bataille et dont, curieusement, les éditeurs des Lettres, notes et carnets n'ont retrouvé que les premières phrases :

*"Selon les informations dont nous disposons, il semblerait que les détachements militaires et navals se trouvant à l'endroit où les opérations sont projetées soient dans un état assez désorganisé, aussi bien du point de vue matériel que du point de vue moral. De plus, la mobilisation est en cours. Dans la ville, l'opinion est confuse mais il est d'ores et déjà acquis que beaucoup désapprouvent l'armistice et regardent du côté des anglais et de leurs alliés.(...) Je considère qu'une opération consistant à établir par surprise une force franco-britannique considérable à cette place, rendrait possible la prise de possession de la ville et de ses défenses sans courir le risque d'incidents sérieux."*

En tout cas, à mesure que l'échéance se rapproche, il apparaît que les forces britanniques prévues pour l'expédition sur Dakar diminuent en nombre de manière considérable.



Churchill avait évoqué devant le général l'arrivée d'une véritable armada d'une centaine de navires, en définitive, seuls sont disponibles pour prendre part à l'opération deux anciens cuirassés, quatre croiseurs, un porte-avions, quelques destroyers et trois transports de troupes avec deux bataillons d'infanterie de marine. De Gaulle, lui, ne peut réunir que trois avisos, deux chalutiers armés, quatre cargos et deux paquebots hollandais qui transporteront quelque deux mille hommes dont un bataillon de Légion et une compagnie de fusiliers marins.

*Croiseur Richelieu*

Quant à la brigade polonaise évoquée à l'origine, elle s'évapora mystérieusement dans la nature. Fait encore plus inquiétant, alors que Churchill avait insisté sur la nécessité d'aller vite, les retards s'accumulent. Au début, il a été décidé que l'attaque devait avoir lieu le 8 septembre, mais il se révèle indispensable de prévoir une escale à Freetown pour procéder au ravitaillement en combustibles.

Enfin, l'opération semble improvisée, défectueuse sur le plan technique. L'information concernant Dakar, tant du point de vue militaire que du point de vue politique, apparaît ainsi de mauvaise qualité. Détail à peine croyable, les renseignements disponibles sur les défenses de Dakar datent d'avant la Grande Guerre ! Depuis on en a obtenu d'autres mais, enfermés dans les archives, les communications sont déficientes, les hommes de troupe ne paraissent pas habitués à leur encadrement, l'équipement laisse beaucoup à désirer.

Les indiscretions, enfin, se multiplient. Du côté anglais, une certaine inconscience règne, puisqu'on cherche des informations sur Dakar dans les agences de voyages.

c) Les négligences politiques.

L'aspect politique de l'affaire semble aussi curieusement négligé. Il est pourtant essentiel et fort complexe. L'homme dont tout dépend à Dakar, le gouverneur général Boisson, est une très forte personnalité.

"C'était, écrit son ami Maurice Martin du Gard, un Breton, très grand, bâti à chaux et à sable, les épaules larges, la poitrine bombée sans être avantageuse, une taille assez fine, populaire avec une souveraineté naturelle et aristocratique, et dans le regard brun, qui, sous le sourcil lourd, pouvait brusquement s'adoucir, il y avait un charme qui lui faisait une conscience pure, le bonheur d'agir, la simplicité de naissance, peut-être aussi la lande et la mer natales.

La supériorité de l'esprit ne l'isolait pas plus que la surdité dont il était affligé depuis de longues années et qui imposait une fatigue supplémentaire à ce grand mutilé de Verdun."

Elevé par des parents, tous deux instituteurs et directeurs d'école, dans le culte de la République et de Jules Ferry, Pierre Boisson n'a rien d'un homme d'extrême-droite. Instituteur lui-même, girèvement blessé durant la Grande Guerre, il y a laissé une jambe, élève de l'Ecole coloniale, sorti premier du concours d'inspecteur des Colonies, bientôt chef de cabinet d'Albert Sarraut, d'André Maginot et de Paul Reynaud, il est devenu en 1933, à moins de 40 ans, secrétaire général de l'AOF à Dakar. Gouverneur général de Brazzaville au moment de l'armistice, il a été nommé, le 25 juin 1940, gouverneur général, haut commissaire à Dakar pour toute l'Afrique noire par le socialiste Rivière, ministre des Colonies du premier gouvernement Pétain.

Il a si peu le profil du vichyssois classique que son premier réflexe, comme l'atteste le télégramme qu'il a adressé le jour même de sa nomination au gouverneur du Gabon, a été de refuser l'armistice afin de former un bloc africain, prêt à reprendre la lutte. Cet espoir ayant été déçu, il s'est rallié au gouvernement du Maréchal, avec l'obsession de ne jamais tomber sous contrôle allemand, de refuser même la venue des commissions d'armistice. (...)

Pierre Boisson, ne semble pas, à priori, fermé à toute discussion. Est-il vraiment informé de ce qui se prépare, des buts réels de la France Libre ? Aucune trace de contacts directs ou indirects n'a été conservée et, même en tenant compte de la tension régnant à l'époque, le fait reste surprenant.

A Dakar, il est vrai, les gaullistes sont peu nombreux, peu influents, leur action est improvisée, et personne n'apparaît de taille à contrebalancer l'autorité du gouverneur général qui a su, par ailleurs, relancer la vie économique. Plus regrettable encore, des hommes de réputation plutôt sulfureuse mènent campagne au nom de la France Libre.



*Ci-contre : Civils fuyant les bombardements*

"Beaucoup de partisans du général, ici, étaient des gens assez douteux", écrira plus tard Claude Hettier de Boislambert à Geoffroy de Courcel.

### **La force anglo-gaulliste.**

La Force M de Cunningham dispose de 2 cuirassés, le Barham et le Resolution, de 3 croiseurs lourds, d'un croiseur léger, de 10 patrouilleurs et d'un porte-avions, l'Ark Royal avec 32 avions embarqués. Le général Irwin, quant à lui, à 4 000 hommes prêts à débarquer.

De Gaulle est le parent pauvre, dans cette opération, puisqu'il n'a à sa disposition, que 3 avisos, le Savorgnan de Brazza, le Commandant Duboc et le Commandant Dominé, ainsi que 2 300 hommes, pour l'essentiel des légionnaires de la 13e DBLE du colonel Magrin-Vernerey.

### **L'imprévu de la Force Y.**

Le 31 août, l'expédition quitte enfin Liverpool. De Gaulle prend place à bord du paquebot hollandais, le Westernland, en compagnie de l'inévitable Spears et du capitaine de frégate, Thierry d'Argenlieu, ancien supérieur des carmes déchaux, étonnant figure de moine-soldat. Le chef de la France Libre est d'excellente humeur, et un jeune étudiant en médecine, futur Prix Nobel, François Jacob, le constate dès le lendemain du départ. Médecin auxiliaire, il sert sur le Westernland. Le général a laissé un témoignage mélancolique de ce départ : " Au large dans la nuit noire, sur la houle qui gonflait l'océan, un pauvre navire étranger sans canon, toutes lumières éteintes, emportait la fortune de la France."

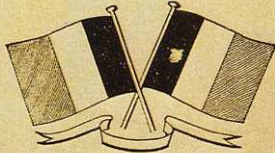
Le voyage est long, marqué seulement à bord par une tentative de mutinerie qui conduit le commandant à faire enfermer les meneurs à fond de cale. Le 13 septembre, 4 jours avant leur arrivée à Freetown, ils apprennent qu'une semaine auparavant, six vaisseaux français ont quitté Toulon.



La flotte britannique ne les a pas intercepté à Gibraltar et tout donne à penser qu'ils se rendront à Dakar pour empêcher tout nouveau ralliement à la France Libre. Une conférence a lieu et De Gaulle veut intercepter cette escadre. Il suggère que la flotte, accompagnée par le Savorgnan, les arrête. Le Savorgnan porterait alors une lettre du général de Gaulle leur enjoignant ou bien de se placer sous ses ordres, ou bien de se retirer à Casablanca ou d'accepter les conséquences d'un refus.

Cunningham avalise ce scénario. Sur la suggestion de Spears, il est décidé que Thierry d'Argenlieu se chargera de la mission, et qu'il ira porter à l'amiral Bourrague cette lettre qui montre que lorsque l'essentiel est en jeu de Gaulle ne transige pas.

La mission est partiellement couronnée de succès. Le Savorgnan rencontre bien deux croiseurs de Vichy qui ont des ennus techniques, leurs équipages sautent sur l'occasion pour rejoindre Casablanca. Cependant, rien n'est réglé, car, à l'insu des anglo-français, le gros de l'escadre de Vichy a réussi à atteindre Dakar.



Dakar est menacé par l'ennemi et par la famine.

Il faut garder Dakar à la France!

Il faut ravitailler Dakar!

C'est pour cela qu'arrivent à Dakar les forces françaises sous mes ordres.

De puissantes forces alliées sont prêtes à les soutenir.

Je prie les autorités civiles et militaires de se mettre en rapport avec moi.

Je demande à tous les éléments des forces de terre, de mer et de l'air de rester chacun à sa place et de prendre la liaison avec les troupes françaises qui viennent les renforcer.

J'invite la population à manifester dans le calme son patriotisme et à faire fête à mes soldats.

Vive Dakar français!

Vive l'Afrique française!

Vive la France!

GÉNÉRAL DE GAULLE

Le 17 septembre, quand l'amiral Cunningham et le général Irwin, accompagnés du commandant d'Argenlieu, parviennent à Freetown à bord du Devonshire et rejoignent de Gaulle et Spears arrivés auparavant, l'allégresse ne règne donc pas. L'opération paraît compromise et, de Londres, vient d'ailleurs d'être acheminé un message jugeant que l'entrée des croiseurs de Vichy à Dakar implique que les forces anglo-françaises renoncent à leur projet.

Face à cet ultimatum, le général à la satisfaction de constater que tous font bloc autour de lui et soutiennent sa volonté de poursuivre le plan prévu. Le général croit beaucoup à l'efficacité d'un soulèvement dont Hettier de Boislambert, arrivé à Dakar après le succès au Cameroun, doit prendre l'initiative. L'idée directrice est, plus que jamais, de coupler le débarquement et l'insurrection. La détermination des chefs militaires anglais présents à Freetown et celle du chef des français libres font céder Londres. De Gaulle se heurte, malgré tout, à un refus catégorique lorsqu'il prétend assumer le commandement en chef de l'opération.

*A gauche, tract rédigé par De Gaulle. Il n'aura aucune influence sur les forces Vichystes*

Le 18 septembre, le feu vert est donné. Mais le cabinet britannique est inquiet d'apprendre que 6 navires de Vichy, bientôt renforcé par un septième, le Primauguet, ont pu gagner Dakar, qu'ils s'apprêtent à quitter vers le sud pour rallier le Congo et le Cameroun à Vichy. La flotte de l'amiral Cunningham les interceptera, les obligeant à rebrousser chemin, cependant, 5 d'entre eux retournent à Dakar, où ils renforcent les forces présentes.

### Boisson inflexible !

Dès le départ, la météo s'en mêle. L'escadre arrive devant Dakar dans un épais brouillard. Comme prévu, les avions anglais et français lancent sur la ville des tracts invitant les habitants à se rallier. Dans le même temps, Thierry d'Argenlieu et le capitaine Bécourt-Foch, débarquent à l'amirauté à bord d'une vedette désarmée. Ils demandent à voir le gouverneur général Boisson, afin de lui remettre un message de leur chef. Dans cette lettre, publiée en annexe des Mémoires de guerre, le général insiste non seulement sur les intentions pacifiques et patriotiques, mais flatte l'amour-propre de son correspondant en affirmant : "Votre heure est venue."

Les émissaires sont mal reçus, Boislambert et d'Argenlieu, blessés, sont fait prisonniers, les manifestations à terre en faveur de la France Libre sont réprimées, l'état de siège est proclamé. Vers 9 heures, la flotte anglaise essuie le feu des batteries côtières du cap Manuel. Malgré les sommations du général, Boisson repousse les ultimatums. Le plan Happy est abandonné et on passe au plan Sticky. Cunningham fait bombarder le Richelieu mais la riposte du cuirassé français endommage sérieusement le Cumberland. Il faut donc passer au plan Charles, mais le débarquement des troupes à Rufisque, dans le brouillard, se heurte à une violente résistance. Le général est tellement marqué par le fiasco de l'opération qu'il pensera même au suicide ! (Journal de Spears)

L'échec de Dakar aura des conséquences funestes pour la France Libre. Roosevelt, favorable aux français, sera désagréablement surpris par cette issue, et par la suite, le général de Gaulle sera systématiquement écarté des opérations alliées en Afrique et ailleurs.